

HÉRODOTE ET LA PRISE DE LA VILLE LATINE DE GABIES

Dans notre tour d'horizon des épopées de l'Antiquité classique – et des récits historico-épiques assimilés – qui recourent à ce que nous nommons « le mytheme du Cheval de Troie »¹, nous avons rencontré le célèbre épisode du siège de la ville latine de Gabies par les forces romaines, et plus particulièrement celui de sa prise au moyen de la ruse par le dernier roi étrusque de Rome. Laissons la parole à Tite-Live (I, 53, 4-54), qui est l'un des premiers écrivains à le narrer².

a. Le récit livien

[Tarquin le Superbe] s'engagea ensuite [après une guerre contre les Volsques] dans une guerre plus longue qu'il ne s'y attendait. Après avoir vainement donné l'assaut à Gabies, ville du voisinage, renonçant également à faire le siège de la place après cet échec devant les murailles, il l'attaqua finalement par des moyens indignes de Rome, la ruse et la fourberie. Tandis qu'il feignait d'abandonner la guerre et de se consacrer à faire les fondations du temple [de Jupiter Capitolin] et d'autres travaux à Rome, Sextus, le plus jeune de ses trois fils, s'entendait avec lui pour s'enfuir à Gabies, en accusant son père d'être avec lui d'une dureté intolérable. « Après les étrangers, c'était maintenant contre sa famille qu'il tournait sa cruauté ; il lui déplaisait que ses enfants aussi fussent nombreux ; après avoir dépeuplé la curie, il voulait faire de même dans sa

1. Voir déjà nos deux articles « La prise de Marseille par les Ségobriges : un échec » (*DHA* 30 [2004], p. 11-32) et « Qui est le roi Mérops ? » (*Byzantion* 73 [2003], p. 445-466), qui sont des extraits de notre ouvrage *Le Cheval de Troie et autres récits analogues. Un mytheme indo-européen* (en voie d'achèvement) ; nous analysons certains extraits du *Rāmāyaṇa* de Valmīkī, du *Shāhnāmeḥ* de Firdousī, des littératures grecque et latine, des *Gesta Danorum* de Saxo Grammaticus, des Chansons de Geste médiévales, dont *Le Charroi de Nîmes*.

2. Cette prise de Gabies était très célèbre, puisque Ovide (*F.*, I, 685-710), Denys d'Halicarnasse (*Ant. Rom.*, IV, 53-58), Valère Maxime (VII, 4, 2), Pline l'Ancien (*H. N.*, XIX, 50, 169), Frontin (*Strat.*, I, 1, 4 et III, 3, 3), Florus (I, 7, 5-7) et Polyen (*Strat.*, VIII, 6) la mentionnent. Aussi Eutrope (I, 8, 7), le pseudo-Aurelius Victor (*Vir. Il.*, 8, 2), Servius (*Aen.* VI, 818), Jérôme (*Chron.*, p. 104 Helm) et Zonaras (VII, 10, p. 330).

maison et ne laisser ni un descendant ni un héritier du trône. Quant à lui, après avoir échappé aux poignards et aux épées de son père, il ne voyait de sécurité pour lui que chez les ennemis de Lucius Tarquin. Car, pas d'illusion possible : la guerre continuait ; l'abandon des hostilités n'était qu'une feinte ; à la première occasion, il les attaquerait à l'improviste. Si chez eux un suppliant ne trouvait pas d'asile, il parcourrait tout le Latium, puis se rendrait chez les Volsques, les Éques, les Herniques, jusqu'à ce qu'il rencontrât des hommes capables de défendre un fils contre les mauvais traitements d'un père cruel et dénaturé. Peut-être même trouverait-il des hommes de cœur pour prendre les armes contre le plus tyrannique des rois et le plus orgueilleux des peuples. » Voyant que, s'ils ne le retenaient pas, son courroux l'entraînerait ailleurs, les Gabiens lui font bon accueil : « Il n'y a rien là d'étonnant ; tel son père a été envers ses sujets, envers ses alliés, tel il est maintenant envers ses enfants ; il finira par se prendre lui-même comme souffre-douleur, à défaut d'autres. Quant à eux, ils se félicitent de son arrivée ; ils sont persuadés que bientôt, avec son aide, ils transporteront la guerre des portes de Gabies sous les murs de Rome. Dès lors il fut admis aux débats politiques ; là, sur les autres questions, il se ralliait à l'avis des anciens de Gabies, qui avaient, convenait-il, plus d'expérience ; mais, lui, de son côté, parlait toujours de guerre et s'attribuait sur ce point une compétence particulière, puisqu'il avait étudié les forces des deux peuples et qu'il connaissait toute la haine des Romains pour un roi dont la cruauté était intolérable pour ses propres enfants. Aussi poussait-il peu à peu les principaux Gabiens à reprendre les armes ; il allait en personne, avec les jeunes gens les plus hardis, piller et faire des coups de main ; toutes ses paroles, toutes ses actions étaient calculées pour les tromper et surprendre leur confiance ; si bien qu'on finit par le choisir pour diriger les opérations. Comme le peuple ignorait ce qui se tramait et que les escarmouches entre Romains et Gabiens tournaient presque toujours à l'avantage de Gabies, tous, à l'envi, grands et petits, regardaient Sextus Tarquin comme envoyé par la faveur des dieux pour être leur général ; les troupes, dont il partageait les dangers et les fatigues et qu'il comblait généreusement de butin, avaient beaucoup d'affection pour lui ; de sorte que le père n'était pas plus puissant à Rome que le fils à Gabies. Alors, voyant qu'il a assez de forces en main pour tout entreprendre, il envoie à Rome un homme à lui pour demander à son père « ce qu'il doit faire, puisque le voilà, grâce aux dieux, tout-puissant à Gabies ». Le messenger ne parut sans doute pas sûr au roi, car il ne lui fit pas de réponse verbale ; feignant d'être perplexe, il passe dans le jardin du palais, suivi du messenger de son fils, et là, tout en se promenant sans mot dire, il décapitait, dit-on, avec une baguette les pavots les plus élevés. Fatigué de l'interroger et d'attendre une réponse, le messenger croit sa mission manquée et s'en retourne à Gabies. Il rend compte de ce qu'il a dit et de ce qu'il a vu. « Soit par colère, soit par haine, soit par fierté naturelle, le roi n'a pas laissé échapper une parole. » Sextus, devinant les intentions et les ordres de son père sous ce silence énigmatique, fit périr les premiers de la cité, les uns en les accusant devant le peuple, les autres en profitant de l'impopularité qu'ils s'étaient eux-mêmes attirée. Beaucoup furent exécutés ; d'autres, contre lesquels une accusation se présentait moins bien,

furent assassinés secrètement ; certains furent libres de s'exiler de leur plein gré, d'autres y furent contraints ; leurs biens à tous, exilés ou morts, furent destinés à être distribués. De là des largesses, de bonnes aubaines. L'attrait de l'intérêt particulier fit perdre le sentiment des malheurs publics et un beau jour, sans direction, sans soutien, Gabies fut mise sans lutte dans la main du roi de Rome.

b. Récit romain ou adaptation d'un emprunt à l'historiographie grecque ?

Si notre hypothèse d'un même motif dans différentes épopées indo-européennes (ou récits prétendument historiques) est acceptée (cf. n. 1), elle remet peut-être en cause l'origine prétendument hérodotéenne de l'épisode de la prise de Gabies. De fait, depuis très longtemps³, on y a vu une adaptation tirée de deux célèbres passages d'Hérodote, l'un racontant le siège et la prise de Babylone par Darius grâce à son ami Zopyre, l'autre décrivant le geste du tyran de Milet Thrasybule – couper les sommets des épis de blé – en réponse à une question d'un autre tyran, Périandre de Samos⁴.

b1. Les Tarquins et les tyrans grecs Périandre et Thrasybule

Si il est indéniable que Tite-Live et Denys d'Halicarnasse font implicitement référence à ce dernier événement, il est vraisemblable qu'eux-mêmes, leurs sources (Fabius Pictor ? C. Licinius Macer ? Valerius Antias ?)⁵ ou les écoles de rhétorique de l'époque⁶ ont pu appliquer l'exemple de Thrasybule à celui que les Romains considéraient comme un tyran, puisque ce paradigme avait aussi été exploité, après Hérodote, par Euripide, Platon et Aristote⁷, et qu'il se trouvait peut-être dans le résumé

3. W. SOLTAU, *Die Anfänge der römischen Literatur*, Leipzig, 1909, p. 85, 88 et 94 ; R. M. OGILVIE, *A Commentary on Livy. Books I-V*, Oxford, 1965, p. 195 et 205-206 ; P. M. MARTIN, *L'idée de royauté à Rome*, Clermont-Ferrand, 1982, t. I, p. 162 et E. GABBA, « Considerazioni sulla tradizione letteraria sulle origini della Repubblica », dans *Les Origines de la république romaine* (Fondation Hardt. Entretiens sur l'Antiquité Classique, XIII), Genève, 1967, p. 133-174.

4. J. POUCKET, *Les rois de Rome. Origines et traditions*, Bruxelles, 2000, t. I, p. 152 et 250-252.

5. R. M. OGILVIE, *op. cit.* (n. 3), p. 7-17.

6. La rhétorique ne serait apparue qu'au tournant du I^{er} siècle av. J.-C. selon C. DRECOLL, « Die Karneadesgesandtschaft und die Auswirkungen in Rom », *Hermes* 132 (2004), p. 82-91 ; cf. aussi l'Introduction de G. ACHARD à la *Rhétorique à Herennius*, Paris, 1997, p. XXXVI, et M. MEYER, *Histoire de la rhétorique. Des Grecs à nos jours*, Paris, 2003, p. 58-61.

7. Respectivement *Les Suppliantes*, 445-449 ; *République*, VIII, 567 c ; *Politique*, 1184 a et 1211 a. Signalons que, dans le fragment d'un drame satyrique d'Euripide, en l'occurrence *Eurysthée*, il est dit d'Hercule qu'« il les [= les têtes de l'Hydre] a toutes fauchées comme une gerbe d'épis, en les coupant avec le tranchant de son épée

que Théopompe, historien de la seconde moitié du IV^e siècle av. J.-C., aurait fait en deux livres de l'*Enquête* d'Hérodote⁸. Mais les Romains lisaient-ils vraiment Théopompe, que Polybe leur avait peut-être fait connaître, avant même Cicéron⁹ et Denys d'Halicarnasse¹⁰? D'autre part, si Cicéron lisait Hérodote¹¹, ce n'était peut-être pas le cas de ses contemporains (Cornelius Nepos se réfère à Thucydide¹²) ou de ses prédécesseurs (cf. le cas de Polybe)¹³, d'autant plus que c'est le style de l'écrivain d'Halicarnasse qui attirait les lecteurs, moins nombreux du reste à la fin de l'époque hellénistique¹⁴.

b2. Les prises de Gabies et de Babylone

Quant à l'histoire de Zopyre, agissant dans la conquête de Babylone comme Sinon lors de la conquête de Troie (voir *infra*), même si elle repose sur un canevas semblable, elle ne nous paraît pas être à l'origine de la narration de la prise de Gabies. Deux éléments sont à nos yeux déterminants : d'une part, Zopyre n'a aucun lien de parenté avec Darius, tandis que Sinon en a un avec Ulysse, aussi indubitable que celui de Sextus avec

niellée » (trad. Fr. JOUAN et H. VAN LOOY, Paris, CUF, 2000) ; cette pièce est de date incertaine, même si N. PECHSTEIN (*Euripides Satyrographos. Ein Kommentar zu den euripideischen Satyrspielfragmenten*, Stuttgart - Leipzig, 1998, p. 145-176) la situe dans la dernière décennie de la vie d'Euripide (Fr. JOUAN et H. VAN LOOY, *Euripide. Fragments*, t. VIII, 2^e p., Paris, 2000, p. 135). Tarquin le Superbe ne se conduit-il pas à l'inverse du second roi de Rome, le bon Sabin Numa Pompilius, qui coupa une tête d'oignon, bien que Jupiter lui commandât de couper une tête d'homme (Ov., *F.*, III, 339-349 ; Plut., *Num.*, 15, 9) ?

8. Suidas, *s.u.* Θεόπομπος ; sur ce résumé, voir A. T. FLOWER, *Theopompus of Chios : History and Rhetoric in the Fourth Century B.C.*, Oxford, 1997, p. 253-255. Théopompe (FGh 115 F 66 Jacoby) parle de Zopyre (voir M. A. FLOWER, *op. cit.*, p. 173). Pour M. R. CHRIST (« Theopompus and Herodotus : a Reassessment », *CQ* 43 [1993], p. 47-52), ce résumé fait partie intégrante des *Philippica*.

9. Pol., *Hist.*, VIII, 10, 7-13, 8, et XII, 4 a, 2 et 25, f 6 ; Cic., *Brut.*, 66 ; *Or.*, 151 et 207 ; *De Or.*, III, 36 ; *Leg.*, I, 5 ; *Hortensius*, fr. 18 Usener. Voir à ce propos A. T. FLOWER, *op. cit.* (n. 8), p. 46-47, 98-105, 109-112, 164 et 192. Cf. aussi Corn. Nep., *Alc.*, 11, 1.

10. *Pomp.*, 6.

11. Cicéron connaît Hérodote puisque, dans sa correspondance avec Luceius, il le considère comme le père de l'Histoire (*Fam.*, V, 12) et qu'il le cite dans ses œuvres rhétoriques (*Or.*, 39, 186 et 219 ; *de Or.*, II, 13, 55) et philosophiques (*Tusc.*, I, 47, 113-114 = Hdt., I, 31 ; *Off.*, II, 12, 41 = Hdt., I, 96 ; *Diu.*, I, 53, 121 = Hdt., I, 85, et *ibid.*, II, 56, 116 = Hdt., I, 53 et s., 86 et 91).

12. *Alc.*, 11, 1 ; *Paus.*, 2, 2 ; *Them.*, 1, 4 ; 9, 1 et 10, 4.

13. « Polybe ne connaît guère Hérodote et Thucydide » (P. PÉDECH, *La méthode historique de Polybe*, Paris, 1964, p. 421 et n. 75).

14. O. MURRAY, « Herodotus and Hellenistic Culture », *CQ* 22 (1972), p. 200-213.

son père le Superbe ¹⁵ ; d'autre part, les historiens latins, qui, comme Tite-Live, sont si friands de présages, n'emploient aucunement le prodige annonciateur de la prise de Babylone (la mule qui met bas, prodige mentionné par Hérodote [III, 153]), alors qu'ils le connaissent ¹⁶. En fait, l'histoire de la prise de Babylone paraît construite, selon nous, sur le même canevas que celle concernant Troie et Gabies.

Nous avons affaire (1) à un souverain rusé – Darius (lors de sa prise de pouvoir) ¹⁷ ; Ulysse (concepteur du cheval) ; Tarquin le Superbe (lors de sa prise de pouvoir et lors de la guerre avec Gabies) ; (2) à un prétendu transfuge maltraité – Zopyre, fils d'un ami de Darius, qui s'est volontairement mutilé ¹⁸, mais qui incriminera auprès des Babyloniens assiégés la cruauté du roi perse ; Sinon, qui se dit maltraité par son cousin Ulysse ; Sextus, qui se prétend en butte à la cruauté paternelle ; (3) à une mise en confiance de l'ennemi, lequel prend comme protecteur celui-là même qui le livrera à ses adversaires ¹⁹. Nous pourrions ajouter que Darius fait exécuter, mais seulement après la prise de Babylone, d'anciens compagnons d'armes qui l'ont aidé dans son complot et sa prise de pouvoir, comme Ulysse fait périr Palamède (voir *infra*) et Tarquin le Superbe Turnus Herdonius (voir *infra*) ; mais il y a une nette différence, en ce sens que les anciens compagnons de Darius se comportent mal ²⁰, tandis que Palamède et Herdonius passent l'un pour un sage, l'autre pour un opposant à la tyrannie de Tarquin. Qui plus est, l'exécution de Palamède et celle de Turnus Herdonius ont lieu respectivement avant la prise de Troie et de Gabies, tandis que celle des collaborateurs de Darius se produit après la prise de Babylone. Dans l'ouvrage d'Hérodote, Darius apparaît comme un bon souverain ²¹ tandis que, dans certaines traditions extrahomériques, Ulysse passe pour un fourbe méchant et que, dans l'historiographie romaine, Tarquin le Jeune mérite amplement son surnom de Superbe. Aussi faut-il conclure qu'Hérodote n'a point influencé Tite-Live ou sa (ses) source(s) :

15. Pour le peintre Polygnote, qui s'inspire de la *Petite Iliade* (Paus., X, 25-31 ; cf. Them., *Orat.*, XXXIV, 11, p. 40 ; Plut., *Mor.*, 436 b ; Schol. Plat., *Gorgias*, 448 b ; Philostr., *Apoll.*, 6, 11, p. 114 K ; Plin., *H. N.*, XXXV, 59), Sinon est l'un des compagnons d'Ulysse ; Zopyre est le fils de Mégabyze, qui avait fait partie des Sept révoltés contre le Mage (Hdt., III, 153).

16. Obs., 52 et 70 ; Suét., *Galb.*, 4, 4.

17. Hdt., III, 73-88.

18. Hdt., III, 154-155.

19. Voir le futur tyran dans la démocratie selon la *République* de Platon (VIII, 565 c et s.).

20. L'un, Intaphernès, a maltraité le portier et le chambellan royal et est soupçonné de comploter (Hdt., III, 118-119) ; l'autre, Oroïtès, a tué un messenger royal et a mené une politique fort indépendante de l'Empire perse (*ibid.*, 126-128).

21. Il le sera encore chez Cornelius Nepos, contemporain de Cicéron (*Reg.*, 2, 1).

au demeurant, dans une thèse défendue en 1967, K.-Th. Riemann n'envisage – avec raison, nous semble-t-il – aucune influence de l'auteur de l'*Enquête* sur les historiens latins de l'époque républicaine²².

D'autres similitudes apparaissent entre Sextus et un certain nombre de héros (Sinon, Isfandyār, Mégabyze), dont nous analysons l'action²³ : tous ceux que nous venons de citer ont un lien familial avec l'initiateur de la ruse, l'un étant le cousin germain²⁴, l'autre, le fils²⁵, le troisième, le gendre²⁶ ; profitant du retrait ou de l'absence de l'armée dont ils sont les « espions », certains de ces héros se livrent à l'ennemi au risque de perdre la vie (comme p. ex. le singe Hanumat dans le *Rāmāyaṇa*, Sinon dans les épopées posthomériques²⁷), mais gagnent sa confiance en dénonçant les mauvais traitements qu'ils auraient subis de la part de leurs parents²⁸, au point de se faire introduire dans la cité précédemment assiégée ; mettant finalement à profit la quiétude qui a regagné la ville, ils livrent celle-ci à

22. *Das Herodoteische Geschichtswerk in der Antike*, Munich, 1967. Pourrions-nous songer à une influence d'Éphore, grand lecteur de l'œuvre hérodotéenne (*ibid.*, p. 30), sur les premiers historiographes latins ? La question et la réponse se posent dans les mêmes termes que pour Théopompe, dont nous avons envisagé l'éventuelle influence ; Éphore est connu de Polybe et de Cicéron, et il est employé par Diodore de Sicile ; voilà tout ce que nous pouvons dire. Il y a cependant un écrivain (historien) grec qui influencera la pensée romaine au II^e siècle av. J.-C. : il s'agit de Xénophon (voir P. GRIMAL, *Le siècle des Scipions. Rome et l'hellénisme au temps des guerres puniques*, Paris, 1975², p. 252-256 et p. 265, n. 34 ; cf. aussi K. MÜNSCHER, *Xenophon in der griechisch-römischen Literatur*, Leipzig, 1920, *passim* et G. GARBARINO, *Roma e la filosofia greca dalle origini alle fine del II secolo A. C.*, Torino, 1973, II [commento e indici], p. 339-342, ainsi que M. CHASSIGNET, *Caton. Les Origines*, Paris, 1986, p. 57).

23. Voir notre ouvrage en voie d'achèvement, cité n. 1.

24. Si, pour Pausanias (X, 27, 3), Sinon est un simple compagnon d'Ulysse, pour Lycophron (*Alex.*, 344 et Schol. P. 133 Scheer et Holzinger), il en est le cousin. Est-il le doublet d'Ulysse, qui apparaît aussi comme mutilé dans l'*Odyssée* (IV, 243 et s.) ? Nous répondrons à cette question dans notre ouvrage (cité n. 1), de même qu'à celle de savoir si la mutilation de Sinon s'inspire de celle de Zopyre ou si elle est indépendante, avec pour conséquence qu'Hérodote aurait influencé Sophocle dans le portrait de Sinon (cf. W. ALY, *Volksmärchen, Sage und Novelle bei Herodot und seinen Zeitgenossen*, Göttingen, 1921, p. 111-112). Voir aussi n. 40.

25. Pour Isfandyār, fils de Gochtasp, qui s'introduit dans le château de Rōyīndiz tenu par Ardjāsp, le roi de Touran, voir : Firdousī, *Livre des Rois*, Paris, 1865, t. IV, p. 361-545, éd. J. MOHL.

26. Pour Mégabyze, gendre de Darius, voir : Ctésias, FGRH 688 F 14 (40) Jacoby = PHOT., *Bibl.*, 72, 37 a, 28-40 a, 5.

27. Pour Hanumat, qui s'est introduit dans Lanka, ville du Rakshasa Rāvana, voir : *Rāmāyaṇa*, chant V (t. II, p. 441-639, éd. Alfr. ROUSSEL, Paris, 1903).

28. Selon la scholie à Lycophron, *Alexandra*, p. 134, 12, Sinon se serait défiguré.

leurs parents. Grâce à Sinon, Troie est totalement détruite ; grâce à Sextus, Gabies passe, sans coup férir, sous le contrôle des Tarquins et de Rome ²⁹.

Pour convaincre les sceptiques de l'origine romaine et non grecque de l'histoire de la prise de Gabies, nous ferons le détour par une histoire viking, celle de deux chefs nordiques, racontée par Dudon de Saint-Quentin ³⁰. Le premier des deux, du nom d'Hasting, serait venu au IX^e siècle (861 ?) mettre le siège devant la ville italienne de Luna (Luni actuellement), sise près de Carrare et ses carrières de marbre. Ne réussissant pas à investir cette cité, Hasting fit propager le bruit, d'abord, qu'il était gravement malade (il reçut ainsi le baptême), puis qu'il était décédé ; ses frères d'armes demandèrent aux autorités religieuses de Luna de lui octroyer des funérailles chrétiennes. Accédant à leur requête, les habitants de Luna ouvrirent les portes du bourg et firent pénétrer le cortège funèbre jusque dans la cathédrale ; au moment de la célébration de l'office, le cercueil royal s'ouvrit, Hasting « ressuscita » et, aidé de ses compagnons, il massacra la population et s'empara de la ville. On a pu établir que cet événement était de la légende, et non un fait réel ³¹. Le second chef, du nom d'Harald l'Impitoyable, use de la même ruse, lors d'un siège d'une ville anonyme ; tombé malade à ce moment-là, il fait courir le bruit de sa mort et fait connaître sa volonté de recevoir une sépulture en ville ; les autorités religieuses y accèdent et le convoi funèbre, dès son entrée, bloque les portes de la cité pour permettre aux Vikings de l'investir ³². Nous tirons la conclusion que les stratagèmes des rois vikings étaient de la même veine que ceux d'Ulysse et de Sinon, de Darius et de Zopyre, des Tarquins père et fils : nous sommes en présence d'un chef de guerre rusé, qui assume lui-même le rôle d'appât ³³ et dont le prétendu décès (ou la maladie), c'est-à-dire une apparente infériorité, met en confiance les assiégés au point de faire pénétrer « le ver dans le fruit ». Le rédacteur de cette histoire viking, Dudon de Saint-Quentin, n'avait lu ni Hérodote, ni Tite-Live ou Denys d'Halicarnasse, ni d'autres auteurs anciens qui eussent raconté les prises de Babylone et de Gabies. D'aucuns, à la lecture du livre de Francine Mora-Lebrun, rétorqueront que Dudon de Saint-Quentin avait lu l'*Énéide* et s'en inspirait ; nous n'en disconvenons point. Mais si l'œuvre virgilienne a

29. G. RADKE, « Gabii », *Der Kleine Pauly* 3, col. 651-652.

30. Dans son *De moribus et actis primorum Normanniae ducum* ; pour de plus amples renseignements, voir notre ouvrage en voie d'achèvement.

31. Voir Fr. MORA-LEBRUN, *L'« Énéide » médiévale et la naissance du roman*, Paris, 1994, p. 31-32 et n. 2, citant H. PRENTOUT, *Étude critique sur Dudon de Saint-Quentin et son histoire des premiers ducs Normands*, Paris, 1916, p. 53-57. Nous apportons plus de précisions dans notre ouvrage en voie d'achèvement.

32. Voir la *Saga d'Harald l'Impitoyable* (trad. R. BOYER, Paris, 1979).

33. Il en sera de même avec Frotho dans la *Geste des Danois*.

permis au premier historien des Normands³⁴ de se nourrir de sa poésie et de donner à Hasting des traits (négatifs) que le cygne de Mantoue prêtait à Énée et à Anténor³⁵, le stratagème imaginé par Hasting n'a pas pris pour modèle la trahison de Sinon, mais relevait bel et bien de la mentalité nordique : nous retrouvons, en effet, un stratagème identique employé par le Normand Robert Guiscard³⁶.

Ceux qui ont rapproché la prise de Babylone par Darius de celle de Gabies par les Tarquins ne se sont pas interrogés sur l'historicité de ce fait ; or, comme nous l'avons dit, le moment de la conquête de la ville reste imprécis : selon Hérodote, elle se serait déroulée sous le règne de Darius, avec l'aide de Zopyre ; suivant Ctésias, ce serait sous le règne de Xerxès, avec l'aide de Mégabyze, père de Zopyre. Est-ce à dire que ce serait Ctésias, et non Hérodote, qui aurait influencé les annalistes romains ? À coup sûr, le médecin grec opérant à la cour de Perse était beaucoup lu, et il exerça une influence considérable sur la prose hellénistique, davantage cependant sur les romans historiques que sur l'historiographie sérieuse³⁷. Nous ne pensons pas que Ctésias ait influencé les premiers historiographes romains, car l'auteur de *L'Histoire de Perse* n'est cité qu'à partir de Strabon et Diodore de Sicile, écrivains grecs contemporains de Tite-Live³⁸ ; aussi faudrait-il supposer soit qu'ils aient eu une influence sur Tite-Live, soit que Tite-Live lui-même ait pris connaissance des œuvres de Ctésias. L'historien padouan aurait dû, après lecture directe ou indirecte, accomplir tout un travail de transposition et d'adaptation ; il ne nous a pourtant pas habitué à pareil renouvellement de la matière légendaire ou historique³⁹.

Ceux qui ont rapproché l'épisode de Sextus Tarquin de celui de Zopyre n'ont pas songé non plus à le rapprocher de celui de Sinon⁴⁰. Ils auraient

34. Fr. MORA-LEBRUN, *op. cit.* (n. 31), p. 25-26.

35. *Ibid.*, p. 29-35.

36. Voir Guillaume de Pouille, *Geste de Robert Guiscard*, II, v. 332-353 : Robert Guiscard fait colporter la nouvelle de la mort d'un de ses soldats, et de son désir de le faire inhumer dans le monastère urbain ; à peine entrés dans le lieu saint, les Normands et le soldat prétendument décédé massacrent les moines et s'emparent des lieux.

37. O. MURRAY, art. cit. (n. 14), p. 212 ; N. HOLZBERG, « Ktesias von Knidos und der griechische Roman », *WJA* 19 (1993), p. 79-84.

38. J. M. BIGWOOD, « Diodorus and Ctesias », *Phoenix* 34 (1980), p. 195-207.

39. T. J. LUCE, *Livy. The Composition of his History*, Princeton, 1977, *passim* et P. G. WALSH, *Livy : his Historical Aims and Methods*, Cambridge, 1961, p. 112-137.

40. Sur la question, déjà évoquée à la n. 24, d'un portrait de Sinon modelé par Sophocle dans une de ses tragédies perdues, à partir du personnage de Zopyre décrit par Hérodote, voir J. TER VRUGT-LENTZ, « Sinon und Zopyros », *Mnemosyne* 20 (1967), p. 168-171. Nous ignorons la date de la tragédie sophocléenne nommée *Sinon*

pu cependant s'appuyer sur un passage des *Bacchiades* (v. 937 et s.) de Plaute, où l'un des protagonistes (Chrysale) se compare à Ulysse, tout en comparant un autre personnage à Sinon. Certains érudits ont certes mis en doute l'authenticité des vers 925-978 de cette comédie plautinienne⁴¹ ; ils omettent que la transmission des textes a pu nuire à la lettre, mais non à l'esprit, du texte de Plaute ; c'est pourquoi, en dépit d'erreurs de langue, de style et de rythme, nous considérons cette cinquantaine de vers comme authentique⁴², d'autant plus que le théâtre latin – tragédies et comédies, dont celles de Plaute en particulier – révèle la connaissance par le public romain des différentes légendes qui couraient sur les héros d'Homère⁴³ ou des œuvres inspirées de ce dernier⁴⁴. Ceci prouve que l'épisode du célèbre espion était connu du public romain.

et nous ne pouvons dire si elle est antérieure ou postérieure à la connaissance de l'œuvre d'Hérodote à Athènes : une antériorité plaiderait pour le caractère indépendant du portrait sophocléen de Sinon, une postériorité pourrait faire croire à une inspiration hérodotéenne. T. B. L. WEBSTER (*An Introduction to Sophocles*, Oxford, 1936, p. 52-54) opte pour une influence mutuelle entre Sophocle et Hérodote : le premier est redevable des « histoires orientales » narrées par l'historien, le second de la couleur morale et religieuse des tragédies sophocléennes. Quant à l'œuvre d'Euripide, contemporaine de celle de Sophocle, elle ne peut davantage éclairer, puisqu'un personnage comme Ulysse, proche par la parenté et par la manière d'agir de Sinon, est décrié par Euripide, aussi bien avant la connaissance de l'œuvre d'Hérodote à Athènes, qu'après (voir R. GOOSSENS, *Euripide et Athènes*, Bruxelles, 1962, p. 98-110 et 507-534). Quoi qu'il en soit, c'est le portrait de Sinon véhiculé aux IV^e et III^e siècles av. J.-C. que connaissent les Romains.

41. H. D. JOCELYN, « Chrysalus and the Fall of Troy (Plautus, *Bacchiades*, 925-977) », *HSCPh* 73 (1969), p. 135-152.

42. K. GAISER, « Die plautinische "*Bacchides*" und Menanders "*Dis exapaton*" », *Philologus* 114 (1970), p. 72-78 ; E. LEFÈVRE, « Plautus-Studien V : Plautus' *Iliupersis* (Ba. 925-977) », *Hermes* 116 (1988), p. 209-227.

43. W. BEARE, *The Roman Stage*, Londres, 1955², p. 63 ; E. SEGAL, *Roman Laughter*, Cambridge (Mass.), 1970², p. 130, citant le *Pseudolus* de Plaute (v. 163, 585 et s., 761 et s., 1063 et 1244 ; cf. E. FRAENKEL, *Elementi Plautini in Plauto*, Firenze, 1972 [trad. it.], p. 61 et *passim*) et le *Miles Gloriosus* (v. 1025). Il cite aussi, p. 30-31, n. 25, le *Poenulus* (v. 1219-1220).

44. Cl. PANSIÉRI, *Plaute et Rome ou les ambiguïtés d'un marginal*, Bruxelles, 1997, p. 215-216 : ces vers 925-978 des *Bacchiades*, pièce qui date des années 189-187 (*ibid.*, p. 376), sont « moins un emprunt direct à l'épopée homérique qu'un désir de parodier des tragédies latines contemporaines de Livius Andronicus, Naevius ou Ennius, contenant, elles, de tels emprunts : si le vers 954 (la mort de Troïlus) semble rappeler *Iliade*, XXIV, 257 (par le contenu plus que par la forme), si les vers 950-951 renvoient (mais peut-être indirectement) à l'*Odyssée* IV, 240, d'autres détails y sont nettement posthomériques : la disparition du Palladion de la citadelle de Troie (v. 954) représente une légende tardive par rapport à Homère (Alfr. ERNOUT, *Plaute, Théâtre*, Paris, 1934, t. 2, p. 65 n. 3), le vers 933 est une allusion parodique à un vers de l'*Andromacha* d'Ennius (*Tragédies*, 81), d'autres travestissent peut-être l'*Equos Troianus* de Naevius (cf. W. B. SEDGWICK, "Parody im Plautus", *CQ* 21 [1927],

À ceux qui voient dans les deux passages d'Hérodote – au demeurant fort distants l'un de l'autre, aux livres III et V – la source des pages de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse que nous venons d'analyser, nous pourrions dès lors rétorquer : pourquoi nos historiens de Rome ne se seraient-ils pas inspirés de la version extrahomérique de la mort de Palamède et de la prise de Troie ? La dernière, du moins, était connue des Romains dès le troisième siècle. L'argument des commentateurs de Tite-Live ou de Fabius Pictor nous semble en tout cas bien faible ; il oublie la démarche romaine consistant à transformer le mythe en histoire, et l'influence des écoles de rhétorique, surtout au I^{er} siècle av. J.-C.⁴⁵ sur la formation de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse : grâce à leur culture grecque, ils ont pu éclairer d'une façon nouvelle des épisodes d'histoire ancienne par des rapprochements avec l'histoire grecque. C'est d'ailleurs ce que Frontin paraît faire dans ses *Stratagèmes*, lorsqu'il cite successivement la prise de Gabies, par Sextus Tarquin, et celle de Babylone, par Zopyre⁴⁶.

Par ailleurs, les mêmes commentateurs ont curieusement omis d'effectuer un rapprochement entre l'entrée de Tarquin l'Ancien à Rome et celle de Pisistrate à Athènes : tous deux font une entrée remarquée dans la

p. 88 ; J.-P. CÈBE, *La caricature et la parodie dans le monde romain antique, des origines à Juvénal*, Paris, 1966, p. 107). En bref, tout cela provient d'un Homère de seconde main, ce qui ne signifie pas que Plaute n'ait pas lu le vrai Homère dans le texte, mais peut signifier que le charme berceur de l'*Iliade* n'opérait plus sur lui au point d'inhiber sa propension au persiflage ». M. SKAFTE JENSEN (« The Fall of Troy in Plautus' *Bacchides* », *C&M* 48 [1997], p. 315-323) défend le point de vue opposé.

45. Nous nous demandons si l'époque de Sylla et de Marius, c'est-à-dire les années 80 av. J.-C., n'a pas accéléré la prise de conscience par les Romains du problème de la tyrannie, si nous en jugeons par M. RAIMONDI (« Tarquinio il Superbo ed il Senato di Silla », *RIL* 128 [1994], p. 263-270), pour qui les méthodes de Marius, l'ennemi de Sylla, ont été attribuées à Tarquin le Superbe (voir aussi P. M. MARTIN, *op. cit.* [n. 3], t. II, p. 174 : Sylla en appelle à l'*odium regni* contre Marius). C'est Sylla qui amène à Rome la bibliothèque d'Aristote (Plut., *Syll.*, 26 ; Athen., I, 3a et V, 214 d-e ; Strab., XIII, 1, 54 ; sur celle de Persée, roi de Macédoine, voir Liv., XLV, 40, 1 et Plut., *Aem.*, 28), laquelle ne sera exploitée par Tyrannion et Andronikos de Rhodes que vers la moitié du I^{er} siècle av. J.-C. (cf. Cl. MOATTI, *La raison de Rome*, Paris, 1997, p. 19-20 ; celui-ci, à la p. 338, n. 51, pense que les Romains n'avaient qu'une vue très fragmentaire de l'histoire grecque ; cette remarque abonde dans le sens de notre hypothèse qu'Hérodote n'a pas servi de modèle au narrateur du siège et de la prise de Gabies). Sur Tyrannion en activité à Rome depuis 68 av. J.-C., voir J. CHRISTES (*Sklaven und Freigelassene als Grammatiker und Philologen im antiken Rom*, Wiesbaden, 1979, p. 27-38) et W. HAAS (« Die Fragmente der Grammatiker Tyrannion und Diokles », dans *Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker*, Berlin, 1977, t. 3, p. 94-95).

46. III, 3, 3-4.

ville dont ils seront les maîtres, juchés sur un char⁴⁷. Il faut pourtant rapprocher ces deux scènes, où le char et la femme (divine) jouent un rôle primordial, de celle décrite par Justin et Arrien au sujet du roi Gordius entrant dans sa capitale⁴⁸, comme l'a montré A. Borghini⁴⁹. Nous avons là une antique représentation d'accès à la souveraineté.

Notre recherche pose ou repose un double problème : d'abord, dans le cas des textes de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse, celui de la place des traditions indo-européennes héritées à Rome ; ensuite, dans le cas des textes – en dehors d'Homère – qui traitent de la Guerre de Troie, celui de l'antiquité des traditions qu'ils véhiculent.

Si Tarquin le Superbe est en quelque sorte le double d'un Ulysse fourbe et pervers, les Romains ont, comme l'épopée homérique, conservé à Ulysse un aspect positif : celui d'un Grec abordant dans certaines régions d'Italie (avec Diomède)⁵⁰ ou accompagnant même Énée à Rome⁵¹, celui d'un héros dont le fils, Télégonos (né de Circé), aurait même fondé Tusculum⁵². Que ce transfert de la fourberie d'Ulysse au dernier roi étrusque ait été opéré par les premiers annalistes⁵³, ou que ce travail de composition du personnage de Tarquin le Superbe se soit fait en recourant,

47. Liv., I, 34, 8-10 et Hdt., I, 60. C'est Aulu-Gelle, au II^e siècle apr. J.-C., qui établit, dans ses *Noctes Atticae*, le synchronisme entre la chute des Tarquins et celle des Pisistratides à Athènes (XVII, 21, 4).

48. Respectivement *Histoires Philippiques*, XI, 7, 5 et s., et *Anabase*, II, 3, 2-6.

49. « A la scena del carro e della donna divina : Gordio, Pisistrato e Tarquinio Prisco », *MD* 12 (1984), p. 61-115 ; aussi « La schema del carro et della donna divina : Pisistrato ed Eretteo », *Aufidus* 17 (1992), p. 31-35. Voir aussi A. JOHNER, « Mythe et théâtre : le motif de la dame au char dans la légende royale de Rome », *Ktema* 17 (1992), p. 29-37.

50. BETHE, s.u. *Diomedes*, *PW* col. 823.

51. D. H., *Ant. Rom.*, I, 72 ; cf. F. SOLMSEN, « Aeneas founded Rome with Odysseus », dans *HSCPh* 90 (1986), p. 93-110. Voir aussi C. AMPOLO, « Enea ed Ulisse nel Lazio da Ellanico (FGrHist 4 F 84) a Festo (432 L) », *PP* 47 (1992), p. 321-342 ; grand scepticisme de la part de E. S. GRUEN (*Culture and National Identity in Republican Rome*, Londres, 1982, p. 17-18) sur la mention d'Ulysse en Italie chez un auteur de V^e siècle av. J.-C. comme Hellanicos de Lesbos.

52. J. SCHMIDT, *Myth. Lex.*, VI, 253, 15 et s., pour les sources poétiques ; cf. Fest., p. 130 L. s.u. *Mamilius*. Une tradition peut-être hostile (?) à la *gens Mamilia* (ou « romanisante ») donne Latinus Silvius comme fondateur de Tusculum (D. S., VII, fr. 4 ; *OGR*, 17, 6 et Euseb., *Chron.*, I, 287 Sch).

53. Par l'intermédiaire d'un Pisistrate remodelé par la pensée politique hellénistique ? En effet, lors de son (éventuel) retour à Athènes, Pisistrate se serait identifié à Ulysse revenant à Ithaque, selon e. a. C. CATENACCI, « Il finale dell'Odissea e la *recensio* pisistratide dei poemi omerici », *QUCC* 44 (1993), p. 7-22 ; *contra* J.-F. NARDELLI, *Le motif de la paire d'amis héroïque à prolongements homophiles. Perspectives odysseennes et proche-orientales*, Amsterdam, 2004, p. 139-144 et 235-238.

comme aime le faire la pensée historique romaine, à de vieux mythes indo-européens, rien ne nous permet de le décider ; cependant, en raison du procédé historiographique que nous venons de souligner, nous opterions modestement pour cette dernière solution.

La prise de Gabies par les derniers Tarquins a une « couleur » vraiment romaine : celle des relations entre le père et le fils, de la *patria potestas* et de la *pietas*. Or nous voyons que les Tarquins, père et fils, dévoient ces relations : le fils fait passer son père, avec son accord, pour un tyran cruel qui désire assassiner ses propres enfants, un tyran digne de la « mythologie platonicienne »⁵⁴. Ainsi, les enfants de Tarquin, au lieu de le révéler, de le respecter, redouteraient-ils leur père⁵⁵, comme les peuples alliés redoutent le tyran étrusque de Rome⁵⁶, comme l'esclave redoute son maître⁵⁷ ; plus d'amour entre eux⁵⁸, plus que de la haine⁵⁹ ! Voilà un père qui nuirait à son fils⁶⁰, un père qui se prendrait pour le maître d'un esclave⁶¹. Tarquin le Superbe, au lieu par exemple de condamner à mort son fils Sextus et de l'exécuter pour mauvaise conduite⁶², lui tend des pièges pour l'assassiner ! Ce dévoisement de la *patria potestas* est encore accentué par la mise en scène concoctée par le père et par le fils, lequel pourrait passer, malgré tout, pour manquer de *pietas* envers son père. La révélation du vrai caractère de Tarquin le Superbe permet à Sextus de dissimuler ses néfastes desseins : tous deux pervertissent la *pietas* et la *patria potestas*.

c. La prise de Véies, un avatar de la prise de Troie ?

L'historiographie romaine présente en fait deux versions adaptées à la réalité romaine de la prise de Troie. Nous pourrions qualifier la première (celle que nous venons de voir) de négative, parce que les héros sont fourbes. Quant à la seconde, celle qui concerne le fameux siège de la ville étrusque de Véies, elle est, dirions-nous, positive, parce que les héros sont

54. Voir notre article sur « Platon et les divinités noires », *RPhA* 17 (1999), p. 43-74.

55. Donat, *Terentii Andria*, 496 : *ueretur liber, metuit seruus* ; cf. Cic., *De Sen.*, 37.

56. Liv., II, 1, 5 : *soluta regio metu agitari coepta est*.

57. Liv., III, 12, 9 et XXVIII, 15, 9.

58. Ter., *Phorm.*, 118 : *metuimus [...] eos qui nos amant, timemus etiam inimicos*.

59. Enn., *scaenica* 402 : *quem metuunt, oderunt ; quem quisque odit, periisse expetit* (cf. Ov., *Am.*, II, 2, 10 ; Cic., *Att.*, VIII, 13, 2 ; Corn. Nep., *Dio*, 9, 5 ; Liv., XXIV, 1, 1 ; Stat., *Théb.*, I, 127).

60. Cf. Cic., *Planc.*, 31-32.

61. Cf. Ter., *Ad.*, 76.

62. Cf. Liv., I, 53, 6.

apparemment courageux⁶³. Nous reprendrons une des dernières analyses publiées de ce parallèle entre les deux sièges, parallèle explicitement exprimé par Tite-Live (V, 19-21) : il s'agit de celle de G. Dumézil⁶⁴. Signalant les différences de situations quant aux causes et aux formes de la guerre, le savant français montre que les deux sièges se déroulent en deux phases, que les tribuns de la plèbe romaine jouent les Thersite, qu'Appius Claudius n'a rien à envier à Ulysse, habile en paroles, et que la venue de Camille en qualité de *fatalis dux* est fort comparable au retour d'Achille au combat (après la mort de Patrocle).

Toutefois, en dehors de ces similitudes (et du parallèle à établir concernant l'enlèvement des devins – le Troyen Hélénos par les Grecs, l'haruspice étrusque par un jeune Romain⁶⁵), la prise de Véies ne peut être comparée à la prise de Troie : au lieu d'un « Cheval de Troie », il est fait usage de la sape, facilitée par une attaque qui sert de diversion ; il n'y a pas de déguisement des soldats romains ; ceux-ci surprennent les Véiens et ne sont pas accueillis comme des transfuges, des marchands, des mendiants, des pèlerins⁶⁶ ; ils n'emploient pas de langage persuasif, mais s'emparent

63. L'enlèvement de l'haruspice étrusque lors du siège de Véies (Liv., V, 15, 7) rappelle celui du devin troyen Hélénos (*Bibliothèque d'Apollodore, Épitomé*, V, 8-9 ; Soph., *Phil.*, 604-613), de même que le tunnel débouchant sous la citadelle (Plut., *Cam.*, 5, 3-7) rappelle aussi celui qui permit aux Grecs de s'emparer du Palladium (Serv., *Aen.*, II, 166).

64. G. DUMÉZIL, *Apollon sonore*, Paris, 1982, p. 192-203.

65. Cf. note 63. Y aurait-il un lien entre la possession des ossements (ceux de Pélops aux dires d'Hélénos) et la possession du « x'arənah » contenu dans les eaux du Lac Albain, eaux que les Romains pourraient maîtriser (cf. G. DUMÉZIL, *Romans de Scythie et d'alentour*, Paris, 1978, p. 21-89 ; ID., *Apollon sonore*, Paris, 1982, p. 171-182, ainsi que J.-L. DESNIER, *Le passage du fleuve. Essai sur la légitimité du souverain*, Paris, 1995, p. 17-49, reprenant D. BRIQUEL, « Sur un passage d'Hérodote : prise de Babylone et prise de Véies », *BAGB* (1981), p. 293-306). Pour I. D'ARCO (« Il prodigio del lago Albano e la tradizione su Camillo vincitore di Veio », *MGR* 21 [1997], p. 93-148), prise de Véies et prodige du Lac Albain sont à l'origine deux faits indépendants. Remarquons aussi que la possession des ossements d'Oreste assure à Sparte la domination sur Tégée (voir Hdt., I, 67-68). Sur le thème de « la capture du devin », voir J. POU CET, *op. cit.* (n. 4), p. 203, renvoyant à D. BRIQUEL, *Le regard des autres*, Paris, 1997, p. 69-71 et à Hom., *Od.*, IV, 351-372 (Ménélas s'empare de Protée), etc.

66. Voir l'édition par H. Ferd. MASSMANN de « *Der Keiser und der kunige buoch* » oder die sogennante Kaiserchronik. Gedicht des zwölften Jahrhunderts, Quedlinburg und Leipzig, 1854, III, p. 110.

de force des entrailles des victimes, signe de la victoire⁶⁷ ; enfin, selon l'historien italien Ettore Pais, il y aurait même eu trahison des Véiens⁶⁸.

d. La prise de Gabies, l'un des trois péchés du roi-guerrier Tarquin le Superbe.

Les lecteurs des ouvrages de Georges Dumézil n'ignorent pas que la prise de Gabies par Tarquin le Superbe est considérée par le savant français comme une atteinte à l'honneur militaire, c'est-à-dire, selon la nomenclature dumézilienne, comme un péché contre la deuxième fonction, celle de la guerre. Qui plus est, aux yeux du célèbre indo-européaniste, Tarquin le Superbe (et son fils Sextus) commettent des fautes contre ce qu'il appelle la première fonction – celle des valeurs royales, juridiques et religieuses – et ce qu'il appelle la troisième fonction – celle de la fécondité, de la fertilité : les Tarquins violent la *fides* (c'est le cas du père à l'égard de l'opposant latin Turnus Herdonius) et la *pudor* (cas du fils abusant de la matrone romaine Lucrece⁶⁹). Nous formulons l'hypothèse que les récits homériques et postérieurs à Homère touchant à l'ensemble de la Guerre de Troie (et de ses conséquences), et nullement Hérodote, ont joué un certain rôle dans la concrétisation des trois péchés du guerrier royal en la personne de Tarquin le Superbe et de son fils Sextus⁷⁰, et dans l'élaboration de la « matière » (qui nous reste à voir) des fautes de première et troisième fonctions.

67. Liv., V, 21, 8-9 et le commentaire de J. BAYET, *Tite-Live. Histoire Romaine, livre V*, Paris, CUF, 1954, p. 132-133.

68. Hypothèse d'E. PAIS (*Storia di Roma...*, III, p. 329 et s.) basée sur Cic., *De Diu.*, I, 100.

69. Nous avons trouvé un parallèle dans la protohistoire de la Russie, racontée par la *Chronique de Nestor*, dans « Les trois péchés du guerrier impie Vladimir I^{er} de Russie », *Classica et Mediaevalia* 55 (2004), p. 285-298.

70. Tarquin le Superbe a aussi à son actif les guerres contre les Volsques (D. H., IV, 52, 3) et contre Ardea (LIV., I, 57 ; D. H., IV, 64 ; D. C., fr. 11, 13 ; Eutr., I, 8, 6 ; Flor., I, 7, 5 ; *Vir. Ill.*, 8, 5), ainsi que la prise de Suessa Pometia (Fab. Pict., fr. 13 Peter ; Cic., *Rép.*, II, 24, 44 ; *Vir. Ill.*, 8, 2 ; Eutr., I, 8, 6 ; Liv., I, 53, 2 et 55, 7 et s. ; D. H., *Ant. Rom.*, IV, 50, 2 et s. ; Flor., I, 7, 5 ; Tac., *Hist.*, III, 72 ; Strab., V, 231 ; Hier., *Chron.*, p. 104 Helm). Quant à son fils Sextus, il passe pour avoir été roi de Gabies (où il se fera assassiner : Liv., I, 60, 2) et avoir combattu les Romains (D. H., *Ant. Rom.*, V, 15, 4 ; 22, 4 ; 58, 2-4 ; 61, 3 ; 76, 3 ; VI, 4, 1-5 ; 5, 1-5 ; 11, 2 et 12, 5) ; il trouvera la mort en luttant contre eux au lac Régille. Qui plus est, le nom de Tarquin n'est-il pas apparenté à celui, en hittite, de Tarḫunnaš, avec la signification de « conquérant, vainqueur » (L. ZGUSTA, *Kleinasiatische Personennamen*, Praha, 1964, p. 487-488, § 1512, p. 3-11 ; cf. C. WATKINS, *How to Kill a Dragon*, Oxford, 1995, p. 338-344) ? R. M. OGLVIE (*op. cit.* [n. 3], p. 286) signale un rapprochement entre Tite-Live, II, 19 et Homère, *Iliade*, II, 251-274, IV, 104-154, et XIV, 402-XV, 280.

e. Turnus Herdonius, un Palamède latin ?

Parcourant l'ouvrage collectif consacré au *Châtiment dans la cité. Supplices corporels et peine de mort dans le monde antique* (Rome, 1984) – afin de compléter notre recherche sur l'empereur Vitellius, considéré par Suétone (et sa source) comme un guerrier impie⁷¹ –, nous avons relu l'article de C. Ampolo consacré à Turnus Herdonius⁷². Cette communication a d'emblée attiré notre attention sur deux textes anciens contemporains⁷³, l'un de l'historien latin Tite-Live⁷⁴, l'autre du polygraphe grec Denys d'Halicarnasse⁷⁵, concernant un épisode du règne de Tarquin le Superbe. Il s'agit du prétendu complot fomenté par le Latin Turnus Herdonius contre le dernier roi étrusque de Rome, qui aboutit au châtiment de cet opposant⁷⁶.

Les deux historiographes de l'époque augustéenne montrent que Tarquin, qui a pris le pouvoir par les armes et non par la loi et qui ne se sent donc pas en sûreté dans son pays, tâche de gagner à sa cause l'étranger et notamment le peuple latin ; c'est pourquoi il ne se contente pas de liens d'hospitalité, mais s'unit à leurs chefs par des liens de parenté. Ainsi donne-t-il sa fille au premier des Latins par son intelligence en politique et par sa capacité de conduire une armée en cas de guerre, à savoir Octavius Mamilius, de Tusculum, descendant (si l'on en croit la renommée) de Télégonos, lui-même fils d'Ulysse et de la déesse Circé ; grâce à cette union, il se lie avec beaucoup de parents et d'amis de son gendre. Selon Denys d'Halicarnasse, Tarquin entreprend de tester ses forces dans des campagnes militaires et de mener une offensive contre les Sabins ; ceux-ci refusent de se soumettre à ses ordres, parce qu'ils s'estiment définitivement libérés des traités conclus avec Rome, depuis la mort de Servius Tullius, avec lequel avaient été passés les accords. Ayant appris cela, Tarquin fixe

71. « Vitellius un guerrier impie (Suétone IX, 3) », *Hommages à Carl Deroux*, Bruxelles, 2003, III, p. 475-483.

72. « Un supplizio arcaico : l'uccisione di Turnus Herdonius », *Châtiment dans la cité. Supplices corporels et peine de mort dans le monde antique* (Rome, 1984), p. 91-96.

73. H. HILL, « Dionysius of Halicarnassus and the Origins of Rome », *JHS* 51 (1961), p. 88 ; pour E. GABBA (*Dionysios and the History of Archaic Rome*, Berkeley - Los Angeles, 1991, p. 95) et pour P. M. MARTIN (*op. cit.* [n. 3], 1994, t. II, p. 53), Tite-Live précède Denys d'Halicarnasse – de vingt ans selon P. M. MARTIN. Nous n'avons pu consulter T. J. LUCE, « Livy and Dionysios », *Papers of the Leeds Latin Seminar* 8 (1994), p. 225-239.

74. *Histoire Romaine*, I, 49, 8-51, 9 (trad. G. BAILLET, CUF).

75. *Ant. Rom.*, IV, 45-48 (traduction ou adaptation personnelle).

76. Nous n'avons pas pu consulter l'article de M. RUCH, « L'Art de la narration au service des idées chez Tite-Live, de la monarchie à la tyrannie. I. 46-52 », *Caesarodunum* 3/4 (1969), p. 107-112 et 191-195.

rendez-vous par messagers interposés à ceux qui ont l'habitude de se réunir au sujet de l'État latin ; il les invite à venir en assemblée à Ferentinum, – Tite-Live précise : « au bois sacré de Férentina »⁷⁷ –, comme s'il voulait délibérer avec eux à propos d'affaires communes et importantes. Les Latins se rassemblent en grand nombre dès l'aube, mais Tarquin, qui n'a pourtant pas oublié la date, ne se présente qu'un peu avant le coucher du soleil, selon Tite-Live, ou le lendemain, suivant Denys d'Halicarnasse. Entre-temps, l'assemblée ou une majorité de celle-ci se répand toute la journée en récriminations de toute espèce. Parmi ceux qui siègent, un homme habitant la cité d'Aricie, selon Tite-Live, ou celle de Corilla – près d'Aricie plus précisément –, suivant Denys d'Halicarnasse, du nom de Turnus Herdonius. Décrit par Denys comme « influent par l'ampleur de ses richesses et de ses amis, vaillant à la guerre et maître en éloquence politique »⁷⁸, il s'emporte violemment contre l'absence insultante de Tarquin. Voici le discours que lui prête Tite-Live :

« Il ne s'étonnait plus de ce surnom de *Superbe* qu'on lui donnait à Rome ! » (car on commençait à l'appeler ainsi, tout bas encore, mais couramment). « Quelle conduite plus superbe que de se moquer ainsi du peuple latin ? Déranger les chefs loin de chez eux et manquer au rendez-vous qu'il avait lui-même fixé ! Il voulait certainement éprouver leur patience, et, s'ils se laissaient mettre le joug, abuser de leur docilité. Qui ne voyait, en effet, qu'il aspirait à commander les Latins ? Si encore ses sujets se trouvaient bien de lui avoir confié le pouvoir, si même il se l'était vu confier au lieu de le voler par un parricide, il mériterait aussi la confiance des Latins, quoique même dans ce cas on ne la dût pas à un étranger. Mais si les siens avaient à se plaindre de lui, si l'un après l'autre ils étaient exécutés, exilés, dépouillés de leurs biens, qu'offrirait-on de mieux à espérer aux Latins ? Si on voulait l'en croire, chacun retournerait chez soi et ne se montrerait pas plus fidèle au rendez-vous que celui même qui l'avait fixé ». Tel était le sens des propos de ce personnage, intrigant et turbulent et par là même influent parmi les siens.

Pour Denys d'Halicarnasse, l'ire de Turnus Herdonius provient de ce que le roi de Rome lui avait préféré comme gendre Octavius Mamilius, son adversaire et rival en politique. Selon Tite-Live, Tarquin survient au beau milieu de son discours :

[...] cela coupa court à son éloquence ; on se détourne pour saluer Tarquin ; on fait silence, et lui, invité par ses voisins à s'expliquer sur

77. Voir, pour ce bois, C. AMPOLO, « Boschi sacri e culti federali : l'esempio del Lazio », dans *Les bois sacrés*, Paris, 1993, p. 92-93 ; aussi A. DUBOURDIEU, *Les origines et le développement du culte des Pénates à Rome*, Rome, 1989, p. 343-344.

78. C'est un homme dont les qualités se répartissent sur les trois fonctions ! Voir notre article « Les trois fonctions indo-européennes dans Phèdre, *Fables*, III, 18 », à paraître dans *Studia Indo-europaea* en 2003, ainsi qu'*infra*, n. 126.

l'heure de son arrivée, déclara qu'il avait été pris pour arbitre par un père et son fils, que le soin de rétablir entre eux le bon accord l'avait mis en retard, et que comme cette affaire lui avait pris la journée, il renvoyait au lendemain l'exposé qu'il projetait. Cette excuse même, dit-on, ne fit pas taire Turnus ; il aurait dit que rien n'était plus vite fait que de mettre d'accord un père et son fils ; deux mots suffisaient : « Le fils obéira ou malheur à lui. »

Tout en blâmant de la sorte le roi de Rome, le citoyen d'Aricie quitta l'assemblée. Tarquin en fut blessé, beaucoup plus qu'il n'en avait l'air.

Denys d'Halicarnasse, de son côté, ne parle pas de cette intrusion du pouvoir royal dans la sphère privée de la *patria potestas*⁷⁹, mais du report au lendemain, grâce à l'intervention d'Octavius Mamilius, qui tente d'excuser son beau-père, en imputant son retard à quelques causes urgentes :

[...] le jour suivant, Tarquin était présent, et, après avoir devant l'assemblée réunie excusé son retard en peu de mots, il tint aussitôt des propos au sujet de sa primauté comme chef, sous prétexte qu'elle lui revenait en raison du droit, puisque Tarquin, son grand-père, l'avait détenue, après l'avoir conquise par la guerre, et il présenta les traités que les

79. Et pour cause, puisque Denys d'Halicarnasse ne retient que quelques traits de l'œuvre législative de Romulus concernant le droit familial. Ainsi « en matière de puissance paternelle, le *ius uitae necisque*, qui en constitue pourtant l'aspect le plus marquant et le plus souvent discuté, se trouve mentionné de façon très rapide et très allusive pour privilégier le côté anecdotique : des pères qui, par exemple, empêchent des fils déjà adultes de s'adresser au peuple » (M. DUCOS, « Denys d'Halicarnasse et le droit », *MEFRA* 101 [1989], p. 177-178, renvoyant en n. 13 à II, 26, 5 ainsi qu'à Y. THOMAS, « Vitae necisque potestas. Le père, la cité, la mort », *Du châtement dans la cité*, Rome - Paris, 1985, p. 499-548). D'autre part, l'auteur des *Antiquités Romaines* ne fait pas référence à cette intrusion du pouvoir public dans la sphère privée, peut-être parce qu'il trouve cela normal. En effet, M. DUCOS (art. cit. [n. 79], p. 184-186) a montré que, contrairement aux philosophes grecs et à Polybe, Denys avait une vision pessimiste de l'humanité et croyait en l'efficacité absolue de la contrainte et de la crainte qu'inspirent les châtements. « Ainsi se justifie », écrit M. DUCOS, « la multitude des mesures législatives, ainsi s'explique l'importance constante que Denys attache à ce contrôle de la vie privée : c'est ce que laisse deviner la législation de Romulus, c'est ce que révélera plus nettement encore l'éloge de la censure au livre XX. » Mais l'intervention de Tarquin dans des différends familiaux va, pensons-nous, à l'encontre de la conception du droit de Denys ; car le roi étrusque atténue les rigueurs du droit familial, qui, aux yeux de Denys, « constitue l'illustration la plus nette [du caractère répressif de la législation romuléenne] : les pouvoirs étendus accordés au *pater familias* et le maintien prolongé des fils sous la *patria potestas* constituent la solution la plus sûre pour maintenir les enfants dans le devoir et l'obéissance, et laissent constater une nouvelle fois la supériorité de l'œuvre romuléenne sur les législateurs grecs (II, 26, 3). » Denys a passé sous silence (?) l'argument employé par Tite-Live d'une intervention déplacée du tyran étrusque dans la sphère privée du droit familial, grâce auquel il aurait pu davantage noircir le roi et montrer la valeur d'Herdonius. Voir aussi P. M. MARTIN, *op. cit.* (n. 3), t. I, p. 191 et 197-198.

viles avaient conclu avec ce dernier. Après avoir fait un long discours au sujet du droit et des traités et promis d'accorder de grands bienfaits aux cités, si elles continuaient à rester dans son amitié, il les persuada finalement de faire campagne contre les Sabins. Mais comme il avait cessé de s'exprimer, se présentant à la tribune, Turnus, qui l'avait blâmé pour son retard, refusa que les membres de l'assemblée cédassent au roi le pouvoir, en alléguant que ce pouvoir ne lui revenait en droit, ni qu'il devait être donné dans l'intérêt des Latins ; et il débatta de longs discours sur les deux sujets. À ses yeux, les traités que les Latins avaient conclus avec son grand-père en lui transmettant le commandement, se trouvaient annulés par la mort de ce dernier, parce qu'il n'avait pas été ajouté aux accords que les descendants de Tarquin héritaient d'un pouvoir semblable ; et d'autre part, celui qui réclamait avoir part aux dons dus à son aïeul, était, à son avis, le plus mauvais parmi les hommes et le plus méprisant à l'égard des lois. Pour prouver ses dires, Turnus Herdonius passant en revue les actions que Tarquin le Superbe avait accomplies pour s'emparer du pouvoir sur les Romains, faisait en détail une violente diatribe contre la tyrannie illégale et violente de Tarquin : des citoyens exécution des uns, bannissement d'autres, spoliation des troisièmes de leurs biens, privation pour tous de leur liberté de parole et d'action ; « c'était digne d'une grande folie et d'une grande impiété, ajoutait-il, que d'espérer de la part d'une nature perverse et impie une action honnête et humaine, à l'idée que celui qui n'avait pas épargné ses plus proches parents et amis, épargnerait autrui ; il invitait ceux qui n'avaient pas encore reçu le joug de la servitude à combattre, tant qu'il était encore temps, pour ne pas le subir, en conjecturant, d'après les malheurs d'autrui, ceux qu'il leur arriverait de subir ».

Tel est le discours antityrannique que Denys d'Halicarnasse met dans la bouche de Turnus Herdonius. Aussitôt Tarquin s'ingénie, soit sur-le-champ selon Tite-Live, soit le lendemain suivant Denys, à perdre Turnus, « pour inspirer, écrit Tite-Live, aux Latins la même crainte qu'il faisait peser sur l'esprit de ses sujets » :

Ne pouvant d'autorité le mettre à mort en public, il formula une fausse accusation accablante pour cet innocent. Il chargea quelques citoyens d'Aricie, adversaires politiques de Turnus, de soudoyer un [ou plusieurs, suivant Denys] de ses esclaves pour laisser introduire secrètement dans son logis de passage [plus précisément, suivant Denys, dans les malles qui y étaient déposées] une grande quantité d'épées. Tout se fit en une nuit ; et, toujours selon Tite-Live, Tarquin, un peu avant l'aube, fit venir chez lui les principaux Latins, et, feignant d'être bouleversé par un fait extraordinaire, il leur dit que « son retard de la veille avait été providentiel et les avait sauvés eux et lui. On lui dénonçait un attentat préparé par Turnus contre lui et les principaux de leur nation, pour exercer seul l'autorité sur les Latins. L'agression devait avoir lieu la veille à l'assemblée ; elle avait été ajournée en l'absence de celui qui avait eu l'idée de cette réunion et qui était spécialement visé. De là ces récriminations contre une absence et un retard qui trompaient toute attente. Il n'était pas douteux, si ses

renseignements étaient exacts, qu'à l'aube, sitôt l'assemblée réunie, Turnus n'y vint avec une troupe de conjurés et en armes. On disait qu'une grande quantité d'épées avait été apportée chez lui. Était-ce exact ou non ? On pouvait immédiatement s'en assurer. Il les pria de le suivre de ce pas chez Turnus ».

Denys d'Halicarnasse ajoute à son récit une troisième journée au cours de laquelle, devant l'assemblée à nouveau réunie :

Tarquin se présenta et répliqua brièvement aux accusations lancées par Turnus Herdonius, en proposant comme juge de tous les griefs l'accusateur lui-même. « Turnus que voici, dit-il, messieurs les sénateurs, devenu juge de tout ce dont il m'accuse, m'en a acquitté personnellement, quand il voulut prendre ma fille pour épouse ; mais lorsqu'il fut jugé indigne de cette union comme c'était naturel (qui en effet parmi ceux qui ont leur raison aurait repoussé Mamilius le plus noble et le meilleur des Latins, et aurait consenti d'autre part à prendre comme gendre celui qui n'est même pas capable de faire remonter sa race à la cinquième génération ?), se fâchant pour ce motif il vient maintenant m'accuser. Il devrait, s'il me savait tel qu'il me dépeint dans ses accusations, ne pas mettre son zèle à me prendre comme beau-père ; mais s'il m'estimait être honnête homme, lorsqu'il me demandait ma fille, même maintenant il ne devrait m'accuser en me présentant comme un être pervers. Voilà toutes les paroles que je dis à mon propre sujet ; mais vous, messieurs les sénateurs, qui courez le plus grand des dangers, vous ne devez pas examiner maintenant, à mon propos, si je suis honnête ou méchant (car ceci, il vous sera permis de l'examiner même après ces événements), mais envisager votre propre sécurité et la liberté de vos patries. Car vous êtes victimes d'un complot, vous qui êtes les plus éminents dans chacune des cités et qui vous occupez de politique, de la part de ce beau démagogue, lequel s'est préparé, après avoir fait assassiner les plus illustres d'entre vous, à s'attaquer à la souveraineté des Latins, et qui vient ici dans ce but. Non, ce n'est pas en faisant des suppositions, mais en le sachant avec certitude que je dis cela, puisque la révélation de la conjuration m'a été faite lors de la nuit précédente par un des participants ! Je vous fournirai comme preuve de mes dires un fait incontestable, si vous consentez à vous rendre dans la demeure où il est descendu, après vous avoir montré les armes qui y ont été cachées. »

À peine eut-il dit cela que tous s'écrièrent et, craignant pour la vie des autorités, ils demandèrent de prouver l'affaire et de ne pas leur en imposer. Turnus, pour la raison qu'il n'avait pas prévu le complot ourdi contre lui, disait accepter avec plaisir l'enquête ; aussi invitait-il les chefs à fouiller son logis et affirmait que devait se produire soit que lui-même fût mis à mort, si on avait trouvé qu'il avait préparé des armes en dehors de celles dont il avait besoin pour faire route, soit que celui qui l'avait accusé faussement subît le châtement ; cela fut agréé.

Tite-Live ajoute :

Tout rendait Turnus suspect, son caractère orgueilleux, son discours de la veille, le retard de Tarquin qui semblait avoir pu ajourner l'attentat. Ils

partent, tout disposés certes à le croire, mais prêts aussi, si l'on ne saisit pas d'épées, à penser que tout est sans fondement. En arrivant, on réveille Turnus, des gardiens l'entourent, on arrête ses esclaves qui, par dévouement, tentaient de résister ; et comme on découvrirait des épées cachées dans tous les coins du logis, le crime parut évident, Turnus fut jeté dans les chaînes et aussitôt l'assemblée des Latins se réunit en grand tumulte. Les épées, exposées à tous les yeux, soulevèrent une telle indignation que Turnus, sans avoir pu se défendre, subit un supplice sans précédent : on le précipita dans la source de Férentina [dans un gouffre selon Denys d'Halicarnasse, avant d'être enterré vivant], et on jeta sur lui une claie chargée de pierres pour le noyer.

Denys conclut par ces mots :

Quant à Tarquin, après l'avoir félicité lors de l'assemblée comme le bienfaiteur de toutes les cités pour avoir définitivement sauvé les meilleurs citoyens, ils l'adoptèrent comme guide du peuple en usant des mêmes termes de droit que ceux par lesquels ils avaient auparavant adopté Tarquin le grand-père et par la suite Servius Tullius ; ayant fait graver les traités sur des stèles et prêté les serments à propos de la sauvegarde des accords, ils dissolurent l'assemblée.

En dépit de quelques différences de narration entre les deux récits antiques⁸⁰, dues vraisemblablement soit aux desseins des deux écrivains⁸¹, soit à l'emploi de sources annalistiques différentes⁸², nous pouvons établir le schéma suivant :

(1) Une assemblée des Latins se tient au *lucus Ferentinae*⁸³, convoquée par Tarquin le Superbe.

(2) Ce dernier, prétendument retardé, ne s'y présente pas dans un premier temps, alors qu'il en a fixé le jour.

80. Sur ces différences, E. BURCK, *Die Erzählungskunst des T. Livius*, Berlin, 1934, p. 168.

81. R. CRAHAY & J. HUBAUX, « Les deux Turnus », *SMSR* 30 (1959), p. 196 ; pour E. GABBA (*op. cit.* [n. 73], p. 20), l'historien latin et le grec travaillent à partir du même matériel. Voir aussi P. M. MARTIN, *op. cit.* (n. 3), t. I, p. 198.

82. C. AMPOLO, art. cit. (n. 77), p. 92 et n. 2. Selon A. TOMASINI (« Per l'individuazione di fonti storiografiche anonime latine in Dionisio d'Alicarnasso », *AFLT* 1 [1964-1965], p. 153-174), les sources de Denys seraient Fabius Pictor (qu'il critique, cf. I. E. M. EDLUND, « Fabius Pictor, a Negligent Historian », *RSC* 24 [1976], p. 329-335 et J. POU CET, « Fabius Pictor et Denys d'Halicarnasse, "Les enfances de Romulus et de Remus" », *Historia* 25 [1976], p. 201-216), Ennius, Caton, Fabius Maximus Servilianus et Calpurnius Pison. Denys semble ignorer Tite-Live (J. POU CET, « Denys d'Halicarnasse et Varron : le cas des voyages d'Énée », *MEFRA* 101 [1989], p. 92-93).

83. C. AMPOLO (art. cit. [n. 77], p. 92-93 et n. 3), pour la localisation du *lucus Ferentinae* (aussi A. BARZANÒ, « La morte di Turno Erdonio e il problema della localizzazione del *lucus* e del *caput aquae Ferentinae* », *Aeuum* 65 [1991], p. 39-63, et surtout A. GRANDAZZI, « Ferentina et la Ligue Latine », *CRAI* [1996], p. 273-294).

(3) Turnus Herdonius fait un discours contre le roi, l'accusant de meurtres, de bannissements, de spoliations et lui reprochant d'imposer sa tyrannie aux Latins, comme il l'a déjà fait pour les Romains⁸⁴.

(4) Le roi décide d'éliminer son opposant par une fourberie.

(5) Celle-ci consiste à introduire des armes chez Herdonius, puis à accuser ce dernier de vouloir l'assassiner en même temps que les autres nobles latins.

(6) Les armes découvertes, Herdonius est exécuté⁸⁵.

e1. *Turnus Herdonius*.

Le sort d'Herdonius nous fait penser, quoi qu'en aient dit R. Crahay et J. Hubaux, à celui de Palamède lors de la guerre de Troie⁸⁶. Toutefois, avant d'établir un rapport entre les deux destins tragiques de Turnus Herdonius et de Palamède, il faut examiner si le premier nommé est vraiment un « sage », alors que Tite-Live semble le dénigrer⁸⁷, puisqu'il le traite de *seditionis* et de *facinorosus* (I, 50, 7).

Si le premier adjectif apparaît quelques fois dans *l'Histoire Romaine*⁸⁸, le second constitue un *hapax* dans l'œuvre livienne et ne semble guère

84. Remarquons que Denys d'Halicarnasse met l'antagonisme régnant entre Tarquin le Superbe et Turnus Herdonius sur un plan presque familial, puisque le tyran étrusque a refusé que l'Aricien devienne son gendre. N'oublions que le *socer* (beau-père) choisissait (bien souvent) son *gener* (gendre) en raison de ses qualités (Plaut., *Cist.*, 753 ; Catul., 72, 4 ; Cic., *Fam.*, IV, 5, 3 [s'il faut lire *deligere* et non *diligere*] ; Plin., *Epist.*, I, 10, 8 et III, 11, 5 et 7, et VI, 26, 2, ainsi que Tac., *Ann.*, VI, 36, 2 et *Hist.*, IV, 5, 4 ; cf. Ter., *Andr.*, 571). Mais l'histoire romaine est marquée à jamais par le couple « d'enfer » beau-père / gendre qu'étaient César et Pompée (Cic., *Off.*, III, 21.82 ; *Tusc.*, I, 35.86 ; *Pis.*, 31.78 ; *Prou. Cons.*, 14.35, 17.41 et 18.43 ; *Att.*, VIII, 3, 3 et X, 4, 3 ; cf. Catul., 29, 24 ; Virg., *En.*, VI, 831 ; Luc., I, 290 et IX, 1038 / 1042 ; Mart., *Epigr.*, IX, 70, 3 ; Suet., *Iul.*, 22, 1 et Flor., II, 13, 13) ! Dans le cas de Tarquin le Superbe, il faut rappeler qu'il fut tout d'abord un gendre criminel, puisque lui ou son épouse Tullia ont assassiné Servius Tullius (D. H., *Ant. Rom.*, IV, 39, 3 et s. ; Ov., *F.*, VI, 600 ; Eutr., I, 7 ; Liv., I, 49, 1 : le gendre refuse la sépulture à son beau-père). Comment vivre normalement quand le gendre a le sang de son beau-père sur les mains (Liv., I, 13 ; Sen., *De Ira*, II, 9, 2 et *Ben.*, V, 15, 3 = Ov., *M.*, I, 144 et s. ; cf. Suet., *Cal.*, 23, 5 et Eutr., IX, 18 ; l'inverse existe aussi puisque le fourbe Bocchus a livré aux Romains son gendre Jugurtha, cf. Flor., I, 36, 17) ? Signalons toutefois que Tarquin le Superbe a contracté des noces impies avec Tullia – c'était pour tous deux des secondes noces –, sans la sanction paternelle, ni maternelle (D. H., *Ant. Rom.*, IV, 30, 1). Plin. (*Epist.*, VIII, 18, 4) signale un cas de haine entre beau-père et gendre...

85. C. AMPOLO, art. cit. (n. 77), p. 93-96 pour le supplice de Turnus Herdonius.

86. Art. cit. (n. 81), p. 208. P. M. MARTIN, *op. cit.* (n. 3), t. I, p. 189 rapproche l'exécution de Turnus Herdonius de celle des Vestales et de Tarpeia.

87. J. BAYET, *Tite-Live. Livre I*, Paris, 1947, p. 82, n. 2.

88. II, 64 ; III, 19 ; IV, 6, 35 et 43 ; VI, 20 ; XXII, 40 ; XXXV, 34 ; XLV, 37.

fréquent par ailleurs, si ce n'est dans les écrits de Cicéron⁸⁹ et chez les auteurs chrétiens⁹⁰. Quoi qu'il en soit, ces deux qualificatifs ont un sens évidemment péjoratif⁹¹; aussi Turnus Herdonius n'est-il peut-être pas aussi sage que nous le prétendons. Pour en décider, il faut, pensons-nous, tenir compte de deux éléments : l'un est l'histoire de la *gens Herdonia* à Rome, l'autre est l'attitude de Tite-Live (ou de sa source) face à la réticence des Latins à s'intégrer dans l'État romain.

Précisément, en 460 av. J.-C., un certain Appius Herdonius, d'origine sabine cependant, aurait occupé le Capitole avec deux mille cinq cents ou quatre mille esclaves, serviteurs ou exilés, et serait mort au combat contre les troupes du consul Valérius et celles du dictateur de Tusculum, un certain Lucius Mamilius⁹² ! Il se peut que la narration de cette tentative de « putsch » ait été calquée sur celle de la conjuration de Catilina, tout en reflétant des tensions dans la république romaine naissante⁹³. Le transfert de certains défauts d'Appius Herdonius à son prétendu aïeul a pu encore être facilité par le fait que, lors de la conjuration de Catilina, des armes furent découvertes chez l'un des conjurés, à savoir Céthégus⁹⁴. Mais, en noircissant quelque peu de la sorte Turnus Herdonius, l'annalistique romaine du I^{er} siècle av. J.-C. (ou une partie de celle-ci) semble donner le beau rôle, comme nous le voyons chez Tite-Live, à Tarquin, et apparemment aussi, chez Denys d'Halicarnasse⁹⁵, à Octavius Mamilius. Or ce dernier, après l'échec de Porsenna, tenta de rétablir les Tarquins à Rome et

89. *Phil.*, II, 115 ; VIII, 16 ; XII, 15 ; *Dom.*, 12, 25, 89 ; *Vat.*, 40 ; *Deiot.*, 16 ; *Cael.*, 13 et 55 ; *Catil.*, 2, 22 ; *Sest.*, 95 ; *Mil.*, 36 ; *Or. Fr. B* 28 ; *De Orat.*, II, 237 ; *Rep.*, III, 27 ; *Ac.*, fr. 12 ; *Tusc.*, V, 63 ; *Off.*, III, 39.

90. *Min. Fel.*, 25, 2 ; *Cypr.*, *Epist.*, 67, 3 ; *Arnob.*, *Nat.*, II, 48 et VI, 26 ; *Lact.*, 12a ; 16, 4 ; etc. Aussi *Apul.*, *Met.*, III, 26 ; V, 19 ; IX, 22 ; *Ulp.*, *Dig.*, II, 1, 3.

91. Sur la désinence d'adjectifs en *-osus*, voir M. LEUMANN, *Lateinische Laut- und Formenlehre*, Munich, 1963, p. 231. Cette constatation va à l'encontre du rapprochement fait par P. M. MARTIN (*op. cit.* [n. 3], t. I, p. 294-295), avec le personnage de Siccius victime du décemvir Appius Claudius.

92. *Liv.*, III, 15, 5-18, 11 ; D. H., *Ant. Rom.*, X, 14, 1-17, 1.

93. W. EDER, « Appius Herdonius », *Der Neue Pauly* 5, 1998, col. 408-409. Nous n'avons pu consulter A. BOTTIGLIERI, « Il caso di Appio Erdonio », *AAN* 88 (1977), p. 7-20.

94. *Cic.*, *Cat.*, 3, 8 ; R. M. OGLIVIE, *op. cit.* (n. 3), p. 202. Voir aussi E. NOÉ, « Il tentativo di Appio Erdonio nella narrazione di Dionigi », *RAL* 32 (1977), p. 641-665.

95. D. MUSTI, « Tendenze nella storiografia romana e greca su Roma arcaica. Studi su Livio e Dionigi d'Alicarnasso », *QUCC* 10 (1970), *passim* et surtout p. 153-154, qui conclut à une sympathie pour les Étrusques chez Tite-Live, mais à une antipathie à leur égard chez Denys d'Halicarnasse. Ce dernier ne ferait-il pas allusion, via le personnage de Mamilius Octavius, que cinq générations ont précédé, aux familles troyennes de Rome, auxquelles Varron avait consacré un opuscule (cf. J. POUCKET, *op. cit.* [n. 4], p. 86) ?

trouva la mort à la célèbre bataille du Lac Régille, en combattant contre la jeune république romaine⁹⁶. Ainsi, en faisant un anachronisme (le lien établi avec la conjuration de Catilina), l'annalistique romaine⁹⁷ ou Tite-Live ont quelque peu dénaturé le caractère de sage d'Herdonius et ne se sont pas rendu compte qu'ils déforçaient la cause hostile à la tyrannie, défendue par le Latin Herdonius, et qu'ils adhéraient à celle des Tarquins et de leurs collaborateurs tusculans, tels que Mamilius Octavius⁹⁸. Nous pourrions dire avec ironie : « Romains, vous avez la mémoire courte » ! À nos yeux, il ne serait pas étonnant que le dénigrement de Turnus Herdonius émane des milieux tusculans, ralliés à Rome depuis le *foedus Cassianum*⁹⁹. Qui plus est, la *gens* plébéienne *Mamilia* semble avoir joué à Rome un rôle politique non négligeable dès la première moitié du III^e siècle jusqu'aux

96. Chr. MÜLLER, « Mamilius Octavius », *Der Neue Pauly* 7 (1999), col. 784-785, renvoyant à Tite-Live, I, 49, 9 ; II, 15, 2 ; 18, 3 ; 19, 7-10 et 20, 8 et s., ainsi qu'à Denys d'Halicarnasse, *Ant. Rom.*, V, 50, 1 ; 51, 2 ; 61, 1-3 ; VI, 2,1 ; 5, 3-5 ; 11, 3-12, 4.

97. Caton le Censeur affirme que le droit de cité fut accordé à un certain Lucius Mamilius (FRH 3 F 1, 26), mais cela est problématique selon H. BECK et U. WALTER (*Die frühen römischen Historiker*, Darmstadt, 2001, t. I, p. 301), lesquels ajoutent que ce ne sont vraisemblablement pas les Mamilii qui ont inventé leur lien matrimonial avec le dernier tyran étrusque (cf. G. FORSYTHE, *The Historian L. Calpurnius Piso Frugi and the Roman Annalistic Tradition*, Lanham, 1994, p. 234-238, qui *auf die engen Verbindungen zwischen dem Piso-Satz und der zitierten Notiz Catos hinweist und eine Dublette vermutet, zumal Tarquinius die Allianz gegen einen (fiktiven) Turnus Herdonius nutzte, während Mamilius angeblich für seinen Beistand gegen den Usurpationsversuch des (sicher historischen) Ap. Herdonius geehrt wurde*). Nous envisagerions comme source de l'histoire de Turnus Herdonius Fabius Pictor, que Tite-Live cite en I, 55, 8 (avec Calpurnius Piso ; voir à ce propos G. FORSYTHE, *op. cit.* [n. 97], p. 234), et dont la famille entretenait des liens étroits avec la *gens Mamilia*, selon Fr. MÜNZER, *Römische Adelsparteien und Adelsfamilien*, Stuttgart, 1920, p. 64-66. En lisant G. FORSYTHE, *op. cit.* (n. 97), p. 236, nous nous demandons si ce ne sont pas les Fulvii Flacci, autre famille tusculane qui s'illustrera dans la politique romaine, qui ont inventé le lien matrimonial entre la *gens Mamilia* et les Tarquins (dans l'intention de la discréditer ? ou pour montrer son ralliement définitif au régime républicain ?).

98. Voir aussi B. LIOU-GILLE, *Une lecture « religieuse » de Tite-Live I. Cultes, rites, croyances de la Rome archaïque*, Paris, 1998, p. 369-373.

99. R. M. OGILVIE, *op. cit.* (n. 3), p. 198-199. Pour J. POU CET, *op. cit.* (n. 4), 2000, p. 323, « c'est dans la même ligne d'une exaltation de la puissance romaine [que la déclaration de Romulus monté au ciel disant de faire de Rome la capitale du monde (Liv., I, 16, 7), que les embellissements urbanistiques prêtés aux derniers rois de Rome] qu'il faut probablement interpréter, au moins en partie, le motif, récurrent dans l'annalistique, de la soumission à Rome de tout le *nomen Latinum*, à partir de Tullus Hostilius en tout cas. La mainmise, définitive et pleinement historique, de Rome sur le Latium n'aura lieu qu'en 338 a.C.n. »

années 70 av. J.-C., au moment où elle s'est éteinte¹⁰⁰ ; et, comme le dénonçaient Cicéron et Tite-Live, cette famille plébéienne importante a pu, comme d'autres, falsifier l'historiographie romaine¹⁰¹.

Enfin, comme le remarquaient R. Crahay et J. Hubaux, il y a de la part de Tite-Live une « répugnance [...] à exprimer le point de vue de ceux qui font obstacle à l'impérialisme romain »¹⁰² ; cette répugnance livienne provient peut-être aussi du fait que « c'est à Tarquin II que la future grandeur et l'éternité de Rome furent le plus clairement annoncées, par le double prodige de la borne de Terminus impossible à déplacer et de la tête humaine trouvée dans les fondations du Capitole. Cette tradition ancienne fut doublée d'un songe prémonitoire par lequel aurait été annoncé au roi, en même temps que sa chute prochaine, *rem Romanam publicam summam fore* »¹⁰³.

La version présentée par Denys d'Halicarnasse nous paraît plus neutre, moins marquée par les événements – principalement – de l'année 63 av. J.-C. Il faut aussi remarquer que des contemporains de Denys et de Tite-Live ont parfois une vue positive sur les Tarquins ; tel serait le cas du géographe grec Strabon et du poète latin Horace¹⁰⁴.

100. Voir P. M. MARTIN, *op. cit.* (n. 3), t. I, p. 31-32 (citant R. M. OGILVIE, *op. cit.* [n. 3], p. 198, et 1994, t. II, p. 234) ; aussi Fr. MÜNZER, *op. cit.* (n. 97), p. 62-71.

101. Respectivement *Brut.*, 16. 62, et *Histoire Romaine*, VIII, 40, 4 ; P. M. MARTIN, *op. cit.* (n. 3), t. II, p. 247 : « (les visions) relatives à la joie de la plèbe devant l'abaissement du sénat sous Tarquin II et à l'appui que la « faction populaire » lui aurait accordé, semblent assez proches de la réalité historique. Ces traditions témoignent, au minimum, de l'ambiguïté des sentiments de la plèbe à l'égard de Tarquin II, et purent être utilisées par l'annalistique *popularis* ». Pour l'influence « anachronique » des *gentes* romaines sur l'histoire des premiers temps de Rome, voir p. ex. E. MONTANARI, *Identità culturale e conflitti religiosi nella Roma repubblicana*, Roma, 1988, et *Mito e storia nell'annalistica romana delle origini*, Roma, 1990 ; aussi T. P. WISEMAN, « Legendary Genealogies », *G & R* 21 (1975), p. 153-164.

102. Art. cit. (n. 81), p. 197. Aussi J. POUCKET, *op. cit.* (n. 4), p. 262. Le discours que Tite-Live met dans la bouche de Turnus Herdonius, nous fait penser à celui que prête Tacite au chef calédonien Calgacus (*Agricola*, 30 ; voir à ce propos ce qu'écrit D. PORTE, dans *L'esprit des lettres*, Paris, 1993, p. 94-96, qui oublie de signaler le texte de Salluste, *Epistula Mithridatis*, dans ses *Histoires*, 22) ; puisque D. PORTE parle d'« exercice double, périlleux et admirablement réussi [...] lorsque Tacite compose deux discours antithétiques », ne pourrions-nous pas voir en ces *δισσοὶ λόγοι* liviens un héritage de la première sophistique et des thèses du scepticisme d'un Carnéade et de Cicéron dans ses *Académiques* (I, 46), mais aussi de Salluste, dans son *Bellum Catilinarium* (51-52 : discours antithétiques de César et de Caton le Jeune) ?

103. P. M. MARTIN, *op. cit.* (n. 3), t. II, p. 210.

104. Respectivement Strab., V, 2, 2 et VIII, 6, 20 (cf. D. BRIQUEL, « Une vision tarquinienne de Tarquin l'Ancien », *Studia Tarquiniensia*, Roma, 1988) et Hor., *Od.*, I, 12, 33-36 (cf. H. D. JOCELYN, « Horace, Odes, I, 12, 33-36 », *Antichthon* 5 [1971],

e2. *Palamède*

Voyons maintenant le destin tragique de Palamède¹⁰⁵. Selon certaines versions, comme les *Chants Cypriens* et l'Ὀδυσσεὺς μαινόμενος de Sophocle¹⁰⁶, pendant que les anciens prétendants d'Hélène s'apprentent à se rendre à Troie pour reconquérir la jeune épouse de Ménélas, Ulysse, tout lié qu'il soit par le serment qu'il a prêté à Tyndare¹⁰⁷, essaye de se dérober à cette obligation et, quand Ménélas et Palamède viennent le chercher, ils voient qu'il a attelé à sa charrue un âne et un bœuf, accouplés, et qu'il est en train de semer du sel, ce qui doit le faire passer pour fou à leurs yeux. Mais ce stratagème n'abuse pas Palamède qui, pour forcer Ulysse à révéler sa simulation, place le petit Télémaque devant la charrue dont Ulysse se sert pour labourer. Celui-ci ne peut résister à l'épreuve et arrête son attelage à temps pour ne pas tuer son enfant, renonçant ainsi à feindre la folie¹⁰⁸. Selon les deux tragiques grecs Eschyle et Sophocle, suivis par certains auteurs tardifs (Ovide, Hygin, le Pseudo-Apollodore, Servius), Ulysse ne pardonnera jamais à Palamède de l'avoir démasqué et de l'avoir obligé à participer à la guerre de Troie¹⁰⁹. Pendant les premiers temps de l'expédition, Palamède acquiert un immense prestige auprès de l'armée achéenne, parce qu'il lui rend de très nombreux services, par exemple en relevant le moral des soldats inquiétés par des présages défavorables (notamment une éclipse), ou en essayant de détourner la peste qui allait s'abattre sur l'armée, ou encore en parant à une disette¹¹⁰. Toutefois, à la fin de l'expédition, Ulysse, qui a été contraint d'aller guerroyer devant Iliou et/ou est jaloux de la popularité de Palamède, parvient à se venger de lui¹¹¹. Les versions relatives à cette vengeance diffèrent, mais toutes

p. 68-76. À propos d'Horace, opinion différente chez P. M. MARTIN, *op. cit.* (n. 3), t. II, p. 416-417. Y aurait-il une influence de l'*Etruscan Historiography*, dont a traité T. J. CORNELL, dans *ASNP* (3^e sér.) 6 (1976), p. 411-439 ?

105. Nous n'avons pu consulter l'article de Ph. Th. KAKRIDIS, *Odysseus and Palamedes, Homer's World: Fiction, Tradition, Reality* (ed. O. ANDERSON and M. W. DICKIE, Athens, 1995), p. 91-100.

106. Procl., 166 Severyns ; Soph., TGrF 462-469 Radt ; Hyg., *Fab.*, 95.

107. J. SCHMIDT, « Odysseus », *PW* 17, 2, col. 614.

108. Selon des versions différentes, Palamède aurait menacé le petit Télémaque de son épée, sous les yeux d'Ulysse, lequel l'aurait alors secouru. Quoi qu'il en soit, c'est Palamède qui avait déjoué la ruse d'Ulysse et l'avait contraint à se joindre à l'expédition de Ménélas et d'Agamemnon. Cf. P. GRIMAL, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, 1969, p. 337.

109. J. SCHMIDT, art. cit. (n. 107) ; R. AELION, *Euripide héritier d'Eschyle*, Paris, 1983, t. 1, p. 48 ; *Bibliothèque d'Apollodore, Epitome*, 3, 7-8.

110. Schol. à Lycophr., *Alex.*, 570 ; Esch., fr. 304 Mette ; Soph., fr. 479 Pearson ; schol. à Eur., *Or.*, 432.

111. Schol. à Eur., *Or.*, 432 ; Philostr., *Her.*, 10. Ce serait la version euripidéenne selon R. AELION, *op. cit.* (n. 109), p. 53.

témoignent de la perfidie dont fut victime Palamède. Ainsi, Euripide raconte qu'Ulysse contraint sous la menace un Troyen, qu'il a fait prisonnier, à écrire une lettre, censée venir de Priam, d'où il ressort que Palamède offrirait à Priam de trahir les Grecs. Ensuite, Ulysse soudoie un esclave de Palamède, qui dissimule de l'or sous le lit de son maître ; puis, il abandonne dans le camp la lettre qui, trouvée par Agamemnon, permet l'arrestation de Palamède ; livré aux Grecs, ce dernier est lapidé¹¹². Pausanias, reprenant la version des *Chants Cypriens*, racontera comment Ulysse et Diomède noient Palamède, alors que ce dernier avançait en haute mer pour pêcher le poisson¹¹³. Selon le témoignage peu plausible de Dictys de Crète¹¹⁴, ils persuadèrent Palamède de descendre dans un puits, où aurait été caché un trésor, « et précipitèrent sur lui des rochers et de la terre, sous lesquels il périt écrasé. La mort de Palamède était devenue proverbiale, comme la mort injuste par excellence, résultant des intrigues des méchants contre quelqu'un qui valait mieux qu'eux¹¹⁵. »

e3. *Les similitudes entre le sort d'Herdonius et celui de Palamède*

Entre Herdonius et Palamède, plusieurs éléments de comparaison sont à prendre en considération.

(1) Le personnage de Turnus Herdonius, citoyen d'Aricie ou de Corioli (?) est tout à fait mythique, comme le souligne R. M. Ogilvie, et fabriqué de toutes pièces, étant donné que son prénom (Turnus) semble étrusque¹¹⁶, que son nom est messapien¹¹⁷ – et non sabin, comme l'écrit Ogilvie – et que sa patrie est soit latine, soit volsque¹¹⁸. Palamède semble de même un

112. Ov., *Mét.*, XIII, 60 ; Hyg., *Fab.*, 105 ; *Bibliothèque d'Apollodore, Epitome*, p. 190, 217 Wagner ; Philostr., *Heroic.*, 10, 7 ; 11.

113. Paus., X, 31, 2 ; cf. R. AELION, *op. cit.* (n. 109), t. 1, p. 47-48.

114. Dict., II, 15 ; Ch. VELLAY, « La Palamédie », *BAGB* (1956), p. 60, n. 8.

115. P. GRIMAL, *op. cit.* (n. 108), p. 337. E. D. PHILLIPS (« A Suggestion about Palamedes », *AJPh* 78 [1957], p. 267-278) ne voit pas en Palamède un sage, mais un savant inventeur propre à l'époque minoenne ; voir maintenant B. SERGENT (*Le livre des dieux : Celtes et Grecs* II, Paris, 2004, p. 491-493), qui le compare au « druide » celte Manawyddan.

116. Pour D. BRIQUEL, « Le Problème des Dauniens », *MEFRA* 86 (1974), p. 18-19, la forme « *turn- » apparaît plus liée au domaine italice, voire spécialement, par les *Turnantini* [...], à la Daunie », c'est-à-dire l'Apulie.

117. Voir notre article « Mézence, un théonyme messapien ? », *RÉL* 108 (2003), p. 5-15. Turnus est aussi le nom d'un Rutule, dont le père est un *Daunus*, selon l'*Énéide* de Virgile (X, 616, 688 ; XII, 22, 90, 934 ; Sil. Ital., *Punica*, VIII, 357-références données par D. BRIQUEL, art. cit. [n. 116], p. 15 et n. 2).

118. R. M. OGILVIE, *op. cit.* (n. 3), p. 199-201.

personnage tout à fait mythique : son nom paraît être une réfection grecque d'un nom lycien ¹¹⁹.

(2) Turnus Herdonius et Palamède éventent les intentions d'un homme rusé, cherchant à enfreindre un contrat de confiance (mettre la main sur la confédération latine, échapper à la guerre de Troie) ; tous deux se font mal voir par un personnage fourbe, qui semble jaloux de leur prestige ; ils sont les victimes de ses agissements, qui consistent à corrompre des êtres socialement et moralement inférieurs (esclaves, prisonniers de guerre) ; ces derniers introduisent la preuve de la trahison au domicile des deux honnêtes hommes ¹²⁰ ; une prétendue révélation de la trahison est ensuite faite au grand public ; les deux personnages intègres sont mis à mort sans procès ; il y a de fortes similitudes (v. *infra*) entre la mise à mort de l'un et de l'autre.

(3) Le refus d'Herdonius d'adhérer à une alliance avec Tarquin serait en fait un refus opposé à Tarquin de faire la guerre contre les Sabins, comme le prétendu désir de Palamède de faire la paix avec les Troyens serait en réalité un refus de continuer la guerre ¹²¹.

(4) « Ce sont bien les Latins eux-mêmes qui mettent à mort leur leader (Turnus Herdonius) » et qui, nouveaux alliés de Tarquin le Superbe, reçoivent ses félicitations ¹²², de même que c'est la collectivité des soldats grecs qui, selon certaines versions, exécute Palamède.

119. H. GÄRTNER, « Palamedes », *Der Kleine Pauly* 4, col. 418-419, reprenant l'hypothèse de E. FIESELER, *Namen der griechischen Mythologie im Etrurien*, p. 40 et s.

120. A. JOHNER (*La violence chez Tite-Live*, Paris, 1996, p. 66) parle à propos de Turnus Herdonius, mais aussi à propos d'autres – comme Hercule face à Cacus, comme Romulus face aux Sabins, comme Servius Tullius face à Tarquin le Superbe, comme Démétrius de Macédoine face à son frère Persée – d'« ignorance conjoncturelle ». Sur l'opposition entre le juste, homme simple et de bon conseil, tel Aristide d'Athènes et Néoptolème, fils d'Achille, et l'être astucieux, plein de μῆτις, σοφία, τέχνη, comme Thémistocle et Ulysse, si nous lisons Hérodote (VIII, 79 ; 110 et 123-124), Ctésias (Photius 72, 39b) et Sophocle (*Phil.*, 82 ; 1244 et s.), voir J. LENS TUERO, « El tipo psicológico del político en las "Historias" de Heródoto, y "Filocteto" de Sófocles y los "Relatos persas" de Ctesias », *Synthesis* 2 (1995), p. 3-22.

121. Voir toutefois *infra*.

122. A. JOHNER, *op. cit.* (n. 120), p. 184 (et Liv., I, 52, 1). À la page 189-190, elle écrit : « Quant à la mort de Turnus, même si, de fait, elle est l'écho d'un sacrifice archaïque, elle est purement décrite sur le mode de la violence la plus crue. Il n'y a là aucun terme de référence au sacrifice. Mais la violence est aussi ici le ciment de l'union scellée par un traité auquel les Latins consentent sans trop se faire prier. Par ailleurs Tarquin fond les deux armées en une seule. Bien que placé dans un contexte de pure politique on retrouve ici le thème de l'union après le meurtre. *Miscuit, geminatis* (Liv., I, 52, 4) disent une fusion aussi forte que celle qui unit Albains et Romains jadis, et sans doute n'est-ce pas un hasard si cette fusion s'opère sur les lieux

Au premier abord, nous pourrions être tenté de voir une reprise et une adaptation par l'annalistique romaine de certains récits grecs, d'autant plus que l'un des adversaires de Turnus Herdonius est un certain Octav(i)us Mamilius, dont les ancêtres seraient issus de Télégonos, fils de Circé et du rusé Ulysse précisément ¹²³ ! Mais, dans cette hypothèse, les annalistes romains de la période républicaine ont dû retravailler complètement la geste de Palamède, en la transposant sur le plan historique (mais aussi politique), et ils ont dû en outre innover.

(1) Il n'est plus question d'une folie simulée ¹²⁴, mais soit du mariage refusé à Herdonius par Tarquin ¹²⁵, soit du retard (prétexté) de ce dernier.

(2) Les annalistes latins auraient considéré Turnus Herdonius comme aussi prestigieux que Palamède, si bien que l'Aricien pouvait porter ombrage à Tarquin (c'est l'interprétation de Denys d'Halicarnasse, non celle de Tite-Live ! ¹²⁶).

(3) Ils auraient dans un premier temps transféré le désir de partir en guerre du prétendu Palamède latin (à savoir Turnus Herdonius) à Tarquin le Superbe, et celui de rester en paix d'Ulysse à Turnus Herdonius ; il est vrai que, dans le complot contre Turnus et Palamède, ce sont Ulysse et Tarquin qui sont les « va-t'en guerre » !

mêmes du meurtre près de la source Férentine, mais ici la violence se présente à nu ainsi que le jeu cynique des arrière-pensées : c'est que Tarquin est un tyran aux yeux de la tradition romaine qui n'a aucune raison de le ménager. Denys, lui, ajoute à cet épisode une chute ritualisante : il décrit à la suite du meurtre et du renouvellement du traité l'union des cités du Latium par les *Feriae Latinae*, comportant notamment le sacrifice en commun d'un taureau, dans lequel il est tentant de voir le substitut d'une victime humaine. »

123. Voir L. MONACO, dans *Ricerche sulla organizzazione gentilizia* (a cura di G. FRANCIOSI, Napoli, 1984, I), p. 209-212 ; il était d'ailleurs très habile de la part de la *gens* Mamilia de se raccrocher à Ulysse, qui, selon certaines traditions attestées par Denys d'Halicarnasse (*Ant. Rom.*, I, 72, 2), accompagna Énée lors de la fondation de Rome (voir J. POU CET, *Les origines de Rome. Tradition et histoire*, Bruxelles, 1985, p. 185-187 ; C. AMPOLO, art. cit. [n. 51], p. 321-342 ; J. MARTÍNEZ PINNA, « Nota a Helánico FGH 4 F 84 : Eneas y Odiseo en el Lacio », *Arqueólogos, historiadores y filólogos. Homenaje a Ferdinando Gascó*, Séville, 1995, p. 681-683 ; G. VANOTTI, *L'altro Enea*, Rome, 1995, p. 17-35 et 139-140 ; F. SOLMSEN, art. cit. (n. 51), p. 93-110).

124. Rappelons qu'Achille aussi essayera de se dissimuler pour éviter de partir à Troie ; mais, par la suite, Ulysse sera un « jusqu'au-boutiste » (cf. notre article « Antenor and Vibhishana », *JIES*, 28 [2000], p. 399-405).

125. D. H., *Ant. Rom.*, IV, 45, 4.

126. Denys (IV, 45, 4) décrit Turnus Herdonius comme un homme complet sur trois niveaux – nous dirions « duméziliens » : la richesse, la bravoure à la guerre, et l'habileté politique (signalé par D. BRIQUEL, « Remarques sur le dieu Quirinus », *RBPh* 74 (1996), p. 120, n. 73), alors que chez Tite-Live tous les Latins se détournent de lui dès l'arrivée du roi !

(4) Ils auraient transféré le manque de respect, par Ulysse, de son serment vis-à-vis de Tyndare et des autres prétendants, à Turnus Herdonius, qui allègue, comme les Sabins, ne pas se sentir tenu par les traités conclus avec Seruius Tullius (et Tullus Hostilius¹²⁷) : l'un a failli être parjure, le second semble tel aux yeux de Tarquin le Superbe¹²⁸. Mais ce dernier règle « les affaires publiques : guerre, paix, traités, alliances, lui seul faisait et défaisait tout, avec des conseillers de son choix, sans l'avis du peuple, ni du sénat »¹²⁹ ; ce qui signifie en clair qu'un éventuel traité ne lie les Latins qu'à Tarquin personnellement, et non à Rome¹³⁰. Ce point rejoint peut-être l'argumentation de Turnus Herdonius, selon qui les Latins, comme les Sabins, ne sont engagés que vis-à-vis du roi régnant¹³¹, et non vis-à-vis de son successeur. Qui plus est, peut-être à l'instar de Tullus Hostilius¹³², le tyran étrusque donne une interprétation extensive au traité conclu entre Albe et Rome, en disant que les Latins sont originaires d'Albe (*quod cum omnes Latini ab Alba oriundi sint, in eo foedere teneantur quod ab Tullo res omnis Albana cum colonis suis in Romanum cesserit*

127. Cf. Liv., I, 24, 3.

128. Selon Tite-Live (VIII, 11, 15), certains traités sont renouvelés chaque année, ce qui signifie qu'ils n'ont de valeur que pendant un an. Pline l'Ancien (*N. H.*, XXXIV, 139) parle du traité entre Rome et Porsenna sur l'emploi du fer à Rome ; cet accord nous semble garder sa validité, tant que Porsenna représente un danger pour Rome, car une fois l'Étrusque disparu, ce traité ne paraît plus garder sa raison d'être.

129. Liv., I, 49, 8 (trad. G. BAILLET). L'intervention de Tarquin le Superbe dans le conflit entre père et fils, qu'évoque Tite-Live, relève peut-être du même procédé, puisque le tyran étrusque semble jouer le rôle du *consilium* (cf. S. DIXON, *The Roman Family*, Baltimore & Londres, 1992, p. 40-41, 46-47, 72 et 138-139 ; signalons qu'Auguste semble avoir agi de même avec L. Tarius Rufus, selon Sénèque, *De Clementia*, I, 15) ; dans ce conflit familial, répétons-le, Tarquin semble aller à l'encontre de la tradition romaine de la rigueur paternelle envers le fils, qui pouvait aller jusqu'à l'exécution de ce dernier (voir les nombreux exemples cités par W. LIEBENAM, « Consilium », *PW* 4, col. 916).

130. Cf. Liv., XXX, 22.

131. Ainsi les Sabins concluent-ils des traités d'abord avec Tullus Hostilius (D. H., *Ant. Rom.*, III, 32, 1-33, 4), puis avec Tarquin l'Ancien (*Ibid.*, III, 66, 3), ensuite avec Servius Tullius (*Ibid.*, IV, 45, 2). M. Fox (*Roman Historical Myths. The Regal Period in Augustan Literature*, Oxford, 1996, p. 62) émet une remarque intéressante : [Ancus Marcius] *was forced to war with the Latins, when, purely from dislike of Rome, they violated a treaty that had been made with the previous king, and began to make plundering raids into Rome. It is clear that the Latins' violation of the treaty should be seen as unreasonable. The idea that after the death of one king the treaties made with neighbouring lands become void recurs at the start of Tarquinius Priscus' reign. It is, of course, an ideal device for making the Roman conquest the result of what has begun as a just war of revenge*, alléguant en n. 36 D. H., *Ant. Rom.*, III, 49, 2.

132. Dans la version de D. H., *Ant. Rom.*, III, 34, 1-5.

*imperium*¹³³) comme les Romains : Tite-Live emploie du reste (intentionnellement ?), dans le discours du roi étrusco-romain, une tournure parallèle à celle par laquelle il dressait l'« arbre généalogique » des Romains (*cum Lauinium ab Troia, ab Lauinio Alba, ab Albanorum stirpe regum oriundi Romani essent*)¹³⁴. Le renouvellement du traité entre la Rome de Tarquin le Superbe et les Latins suscite, nous semble-t-il, une divergence d'interprétation : pour Turnus Herdonius, il ne faut pas nécessairement reconduire le traité ; pour le roi étrusque, c'est l'occasion de donner une nouvelle impulsion à l'alliance latino-romaine¹³⁵ : la convocation au *lucus Ferentinae* marque vraisemblablement la mainmise de la Rome étrusque sur la Ligue latine¹³⁶.

(5) Les annalistes latins auraient fait jouer à Turnus Herdonius le rôle d'accusateur de Tarquin le Superbe – alors que c'est Ulysse qui a tenu ce rôle contre Palamède – et auraient ainsi fait passer Turnus pour un démagogue¹³⁷ (tel semble aussi être Ulysse dans les tragédies grecques¹³⁸).

(6) Ils auraient ensuite remplacé l'or, prix de la prétendue trahison de Palamède, par les armes, preuve alléguée d'un régicide.

(7) Ils auraient renversé la portée d'une partie de l'intrigue : accusé d'introduire des armes au lieu de rendez-vous fédéral et de fomenter un complot contre la sûreté de Tarquin, Turnus aurait rompu la trêve qu'imposent les Fêtes Latines aux membres de la confédération latine¹³⁹, tandis que Palamède, en recevant de l'or, tentait d'établir une trêve, un armistice ou la paix avec les Troyens !

(8) Les auteurs latins auraient dédoublé le personnage d'Ulysse, conservant les traits positifs de ce dernier à travers Octavius Mamilius et sa descendance, mais reportant un aspect négatif (Ulysse corrompateur de

133. Liv., I, 52, 2.

134. Liv., I, 23, 1 ; cf. notre article « Une trifonctionnalité chez Tite-Live », *Ollodagos* 12 (1999), p. 111-122.

135. Liv., XLII, 25, 4 et 10 (avec le commentaire de P. JAL, *Tite-Live. Histoire Romaine*, Paris, 1961, t. XXXI, p. 188, n. 6 ; l'argumentation de Turnus Herdonius se rapproche quelque peu de celle de Persée, roi de Macédoine).

136. Cf. A. GRANDAZZI, art. cit. (n. 83), *passim*.

137. C'est Tarquin qui le qualifie de la sorte chez Denys d'Halicarnasse (IV, 47, 5).

138. R. GOOSSENS, *op. cit.* (n. 40), p. 507-515 ; W. B. STANFORD, *The Ulysses Theme*, Oxford, 1954, p. 90-158

139. B. LIOU-GILLE, *Naissance de la ligue latine. Mythe et culte de fondation*, dans *RBPh* 74 (1996), p. 95, signalant à la n. 127 les textes de Denys d'Halicarnasse (*Antiquités Romaines*, IV, 49, 2-3) et de Macrobie (*Saturnales*, I, 16, 16-17 ; cf. A. RÖSENBERG, *Zur Geschichte des Latinerbundes*, *Hermes* 54 [1919], p. 169).

l'esclave phrygien) sur Tarquin le Superbe (corrupteur des serviteurs de Turnus Herdonius).

(9) Ils auraient transformé le personnage positif de Palamède – il suffit de voir comment un tragique latin (Accius¹⁴⁰ ?), Cicéron¹⁴¹ et Virgile le présentent¹⁴² – en un Turnus Herdonius, parfois noirci ou du moins inconséquent¹⁴³, et même conservateur¹⁴⁴.

(10) Ils auraient adapté aux mentalités de chaque peuple la forme d'exécution : la lapidation (sort réservé à Palamède) est, dans la tragédie grecque, une forme fréquente d'exécution, « expression d'une vengeance collective de type instinctif, juste, mais non institutionnelle », qui s'applique, entre autres, à des traîtres¹⁴⁵ ; quant à la précipitation (infligée à Turnus Herdonius), elle est, aux yeux du Grec qu'est Denys

140. J. DANGEL, *Accius. Fragments*, Paris, CUF, 1995, p. 303 écrit que « la discussion juridique qui sous-tend [le] texte [cité par Cicéron, *Off.*, III, 26. 98] est propre à conférer au fragment une juste place dans la tragédie d'Accius. Est en effet mis en cause ici un fait de *litis contestatio* (J. GAUDEMET, *Le droit privé romain*, Paris, 1974, p. 86-89) ». S'il s'avère que le destin de Palamède figurait dans le *Philoctète* d'Euripide (cf. C. W. MUELLER, « Der Palamedesmythos im *Philoctet* des Euripides », *RhM* 133 [1990], p. 193-209) et qu'Accius a tiré la matière, pour son *Philoctète* (51 vers dans les *Remains of Old Latin*, II, p. 504-519), des trois tragiques grecs (P. MELTZER, *De Aeschylis, Euripidis, Accii Philoctetis*, Schneeberg, 1907) et pas seulement d'Eschyle, comme le soutient Cicéron dans ses *Tusculanes* (III, 10, 23 ; aussi Th. ZIELINSKI, dans *Eos* 17 [1911], p. 129), nous pouvons supposer qu'Accius parlait peut-être de Palamède ; mais ceci est une pure hypothèse !

141. *Tusc.*, I, 98, et *Off.*, III, 26. 98, qui cite une tragédie intitulée *Ajax* (fr. 109-114 Warmington), qu'A. ERNOUT (*Recueil*), O. RIBBECK (*Die römische Tragödie im Zeitalter der Republik*, Leipzig, 1875, p. 370-371), I. BONA (« L'Armorum iudicium di Accio », *Studi Noniani* 9 [1984], p. 47, n 80) et G. PUCCIONI (« Note ai frammenti di Accio 581-584 Kl. », *Poesia latina in frammenti. Miscellanea filologica*, Gênes, 1974, p. 310-313) attribuent à Accius, mais qui, de façon étonnante, ne figure pas dans le corps de l'édition de J. DANGEL citée à la n. 140. Quant à V. D'ANTO (*Accio. I frammenti delle tragedie*, Lecce, 1980), il est muet au sujet de ce fragment.

142. *Én.*, II, 82.

143. Dans Denys d'Halicarnasse, l'ex-gendre (IV, 45, 4) voit subitement tous les défauts tyranniques de son ex-beau-père (IV, 47, 4).

144. P. M. MARTIN, *op. cit.* (n. 3), t. I, p. 198 ; Turnus Herdonius semble défendre la *patria potestas* contre les ingérences du pouvoir politique, en l'occurrence ici le pouvoir royal. À juste titre, aux yeux des Romains : il faut attendre les Antonins (c'est-à-dire le début du II^e siècle apr. J.-C.) pour voir restreindre l'omnipotence paternelle (M. DUCOS, *Rome et le droit*, Paris, 1996, p. 51-52 ; voir l'anecdote racontée par Sénèque dans le *De Clementia*, I, 15, au sujet d'un fait qui s'est passé sous Auguste). Pour Tite-Live, l'obéissance du fils au père est indispensable (cf. XL, 21, 8).

145. E. CANTARELLA, *Les peines de mort en Grèce et à Rome. Origines et fonctions des supplices capitaux dans l'Antiquité classique*, Paris, 2000 (trad. fr.), p. 69-75.

d'Halicarnasse, un châtement pour un délit politique grave – tel est d'ailleurs le sentiment de Tarquin le Superbe dans la narration des *Antiquités Romaines*. Peut-être Denys se souvient-il que, chez les Athéniens au V^e siècle, ce châtement frappe quiconque a commis une trahison envers le peuple¹⁴⁶. La précipitation décrite par Denys d'Halicarnasse n'est pas fort différente de celle dont parle Tite-Live – la précipitation de Turnus Herdonius dans l'eau de la source Ferentina –, car la noyade équivalait, pour les Romains comme pour les Grecs, à la précipitation¹⁴⁷.

(11) Ils auraient divisé l'armée en deux groupes, avant de les réunir par la suite : d'une part, les Romains, commandés par Tarquin le Superbe ; de l'autre, les Latins, avec pour figure prééminente Turnus Herdonius. Il est vrai qu'une partie de l'armée grecque semblait disposée à lever le siège de Troie.

(12) Les annalistes latins auraient finalement reconnu dans le personnage de Palamède la figure d'un « juste injustement condamné »¹⁴⁸, alors que, d'après les fragments de leurs œuvres, ils ne le connaissaient jusque-là que sous l'aspect d'un créateur de nouvelles lettres de l'alphabet.

Telles auraient été les adaptations faites par l'un ou l'autre annaliste romain du II^e ou du I^{er} siècle av. J.-C.

Le théâtre latin a-t-il joué un rôle dans l'élaboration de ce récit historique¹⁴⁹ ? Nous savons, d'une part, qu'il a parfois influencé l'historiographie, comme c'est le cas pour la *deuotio* de Decius Mus¹⁵⁰.

146. *Ibid.*, p. 87-93.

147. *Ibid.*, p. 234 et 236-238. Si nous lisons attentivement Tite-Live, I, 52, 1, c'est peut-être Tarquin le Superbe qui considère le prétendu complot de Turnus Herdonius comme un *parricidium*. Cependant, comme le remarque P. M. MARTIN (*op. cit.* [n. 3], t. I, p. 32 et 188-189), le châtement infligé ne correspond pas au crime prétendument commis. L'historien romain montre peut-être par ce hiatus la déformation du langage juridique dans la bouche de Tarquin, qui est assurément coupable de *perduellio* (voir *infra*, n. 70).

148. Fabius Pictor, *Die frühen römischen Historiker* (Bd. I *Von Fabius Pictor bis Cn. Gellius*, hrsgg., übers. und komment. von H. BECK und U. WALTER, Darmstadt, 2001, p. 64-65), fr. 2 et Gellius, FRH 10 F 2b (*ibid.*, p. 350).

149. Argumentent de façon probante pour une influence du théâtre sur l'historiographie : O. RIBBECK (*Die römische Tragedie im Zeitalter der Republik*, Leipzig, 1875, p. 586-593), E. BURCK (*op. cit.* [n. 80], p. 164), G. DURANTE (*Le fabulae praetextae*, Roma, 1966, p. 36-39) et V. D'ANTO (*op. cit.* [n. 140], Lecce, 1980, p. 496-501).

150. Ch. GUITTARD, « Tite-Live, Accius et le rituel de la *deuotio* », *CRAI* 1984, p. 581-595 ; E. GABBA, « Brutus di Accio », *Dioniso* 43 (1969), p. 377-383 ; aussi W. FAUTH, « Traum des Tarquinius. Spuren einer etruskisch-mediterranen Widder-Sonnensymbolik bei Accius », *Latomus* 35 (1976), p. 469-503 ; A. MASTROCINQUE, La cacciata di Tarquinio il Superbo. Tradizione romana e letteratura greca I, *Athenaeum* 61 (1983), p. 457-480, et 62 (1984), p. 210-229 ; M. H. GARELLI-FRANÇOIS, « À

D'autre part, un tragique latin – est-ce Accius, que Cicéron aimait à citer ¹⁵¹ ? – parle du sort de Palamède dans sa tragédie *Ajax*, et le modèle grec préféré des tragiques latins fut Euripide ¹⁵² ; précisément, c'est ce dernier qui, semble-t-il, a repris à Eschyle l'idée d'une prétendue trahison de Palamède, révélée par une lettre ¹⁵³, mais en y introduisant l'idée d'un procès. Or Tite-Live et Denys d'Halicarnasse, peut-être en raison de leur formation rhétorique, présentent le contentieux entre Tarquin le Superbe et Turnus Herdonius comme un débat contradictoire, qui se termine par une exécution sommaire. Ils ont pu appliquer à l'épisode une forme théâtrale qui était chère à Euripide – *l'ἄγων* –, mais nous voyons qu'ils auraient dû retravailler complètement l'« affaire Palamède » pour la transposer en « affaire Herdonius ».

En fait, au lieu de parler d'un emprunt de Rome à la Grèce, nous pensons que les deux civilisations antiques ont gardé un canevas commun à propos d'un différend qui oppose un homme rusé à un homme prestigieux. Ce canevas, qu'ils ont concrétisé différemment, comporte les articulations suivantes :

(1) L'homme rusé voit sa ruse démasquée par un personnage prestigieux.

(2) Cet homme rusé songe à se venger en perdant le personnage prestigieux.

(3) Pour ce faire, il corrompt, avec l'aide de complices, des êtres moralement et socialement inférieurs, qui introduisent les prétendues preuves d'un méfait ourdi par l'homme prestigieux.

(4) L'homme rusé prétend avoir une intuition qui lui a révélé ce méfait ¹⁵⁴.

(5) Il fait appel à de nombreux témoins pour vérifier sa prétendue prémonition ; effectivement, l'objet du crime est découvert.

(6) S'ensuit une exécution sommaire, qui est propre aux traîtres.

propos du « *Thyeste* » d'Ennius, tragédie et histoire », *Pallas* 49 (1998), p. 159-171 ; A. JOHNER, art. cit. (n. 49), p. 29-37.

151. P. ex. : *Off.*, III, 21. 84 ; 26. 98 ; 28. 102 ; *de Orat.*, III, 27 ; et les nombreuses citations dans les *Tusculanes*. Voir J. DANGEL, introduction à *Accius. Fragments*, Paris, 1995, p. 27 et n. 50. *Supra*, n. 140-141.

152. Pour Accius, voir J. DANGEL, *op. cit.* (n. 140), p. 36 et n. 71.

153. R. AELION, *op. cit.* (n. 109), p. 54. Aussi R. SCODEL, *The Trojan Trilogy of Euripides*, Göttingen, 1980, p. 51-62, 72, 79, 107, 111, 114 et 116-117.

154. Cf. aussi Hyg., *Fab.*, 105 ; Serv., *ad Aen.*, II, 81.

Si nous tenons compte de l'anachronisme du portrait de Turnus Herdonius¹⁵⁵, tel que le brosse l'annalistique romaine, nous pouvons voir en celui-ci un Palamède latin.

D'autre part, il y a des faits troublants : nous savons que Virgile s'est inspiré d'Ennius, notamment dans l'*Énéide*¹⁵⁶, et particulièrement au chant II, où il fait évoquer par Sinon la mise à mort injuste de Palamède et sa prétendue trahison (v. 81-99). Il semble que le poète s'inspire de l'*Alexandre* d'Ennius¹⁵⁷, tragédie qui est reprise au fameux *Alexandros* d'Euripide¹⁵⁸. Cette pièce, jouée en 415 av. J.-C., ouvrait une trilogie où la deuxième place était occupée par une tragédie consacrée à *Palamède*¹⁵⁹. Nous n'avons cependant aucune mention d'un *Palamède* de la main d'Ennius. C'est pourquoi nous ne pouvons dire si c'est Ennius qui a influencé les historiographes latins qui construisaient l'histoire des Tarquins (cf. *infra*), ou si ce sont les traditions écrites ou orales postérieures à Homère – lesquelles associaient le meurtre de Palamède à la présence traîtresse de Sinon à Troie¹⁶⁰ – qui auraient suggéré l'idée aux historiens archaïques romains d'associer, eux aussi, le thème de la mort du juste (en l'occurrence Turnus Herdonius) au thème de la prise de la ville par une ruse (Gabies, tombée sous le piège tendu par Sextus Tarquin), ainsi qu'à celui du viol d'une femme « intouchable » (Lucreèce, épouse de Brutus et matrone romaine¹⁶¹, à l'image par exemple du viol de Cassandre, prêtresse vierge d'Apollon, par Ajax).

155. Surtout chez Tite-Live et moins chez Denys d'Halicarnasse, qui reste ici plus fidèle au portrait antityrannique que l'annalistique a dressé de Tarquin le Superbe, sous l'influence notamment de la tradition grecque hostile aux tyrans (cf. P. M. MARTIN, *op. cit.* [n. 3], t. I, p. 278-281). Selon E. GABBA, *op. cit.* (n. 73), p. 10, Denys est plus fidèle à ses sources que Tite-Live.

156. Ce ne serait pas le cas pour le troisième chant de l'*Énéide*, selon G. PUCCIONI, « Elementi arcaici nel terzo libro dell'Eneide Virgiliana », *Orpheus* n.s. 1 (1980), p. 251-268.

157. R. V. ALBIS, « *Aeneid* 2, 57-59 : The Ennian Background », *HSCPh* 95 (1993), p. 320-322 ; S. TAMPANARO, « Dall'*Alexandros* di Euripide all'*Alexander* di Ennio », *RFIC*, 124 (1996), p. 5-70, et W. LÜPPE, « Paris' Sieg bei seinen Leichenspielen », *ZPE* 96 (1993), p. 6-8. Aussi S. STABRYLA, *Latin Tragedy in Vergil's Poetry*, Wrocław, 1970.

158. Varr., *L. L.*, VII, 82 ; Br. SNELL, *Euripides Alexandros*, Berlin, 1937, p. 22-37 ; S. TAMPANARO, art. cit. (n. 157), p. 5-70.

159. R. GOOSSENS, *op. cit.* (n. 40), p. 507-509 ; aussi R. SCODEL, *op. cit.* (n. 153), p. 21-42, 66-76, 82, 86-88, 106, 111-114, 117, 128-129 et 141.

160. Sur la connaissance d'Homère et des *posthomeric* à Rome, voir Cl. PANSIÉRI, *op. cit.* (n. 44), p. 215-216.

161. Voir W. SCHUBERT (« Herodot, Livius und die Gestalt des Collatinus in der Lucretia-Geschichte », *RhM* n.f. 134 [1991], p. 80-96), pour qui l'histoire de Gygès et de la femme de Candaule est adaptée par l'historiographie romaine au viol de Lucreèce, épouse de Tarquin Collatin, par son neveu Sextus. Nous y revenons *infra*.

Devant tant d'arguments, qui peuvent se contredire, se dessine peut-être une solution. Faut-il nier toute influence de la poésie posthomérique (et notamment des tragédies grecque et latine) sur la narration de l'épisode de Turnus Herdonius ? Faut-il, au contraire, lui attribuer une influence prépondérante, ce qui supposerait toute une réélaboration du contenu (dont nous avons énuméré plus haut les différentes caractéristiques probables) ? Ou bien faut-il envisager que l'influence n'ait joué que dans la liaison des épisodes entre eux ?

Nous pensons que la solution moyenne est la plus plausible. La mort du juste ne serait-elle pas un motif folklorique¹⁶² ? Adapté selon les circonstances¹⁶³, ce motif se retrouve, nous semble-t-il, dans la mythologie germanique (le meurtre du bon Balder par le rusé Loki¹⁶⁴) et dans le folklore – surtout – ossète (l'assassinat du héros narte Soslan par le méchant Syrdon¹⁶⁵). Peut-être l'exemple donné par le *Livre des Rois* de Firdousi (Isfandyār tué traîtreusement au combat par Rustam¹⁶⁶) relève-t-il de la même veine folklorique ?

162. L'histoire romaine de Tarpeia est, pour sa part, une adaptation empruntée au folklore égéo-méditerranéen (cf. G. DUMÉZIL, *Tarpeia. Cinq essais de philologie comparative indo-européenne*, Paris, 1947, p. 282-284, et J. POUCKET, *op. cit.* [n. 123], p. 228-229).

163. Dans le cas des Tarquins, il y a référence à leur politique matrimoniale et de conquête vis-à-vis des Latins (cf. P. M. MARTIN, *op. cit.* [n. 3], t. I, p. 31-32).

164. Le rapprochement entre Palamède et Balder, d'une part, et entre Ulysse et Loki, d'autre part, vient d'être présenté par Frédéric Blaive, dans son dernier ouvrage *Mélanges mythologiques indo-européens*, Arras, 2001, p. 185-257. Pour le meurtre de Balder par Loki, voir p. ex. E. O. G. TURVILLE-PETRE, *Myth and Religion of the North. The Religion of Ancient Scandinavia*, Londres, 1964, p. 106-146 et M. WEST, *The Death of Balder*, *JIES* 32 (2004), p. 1-9.

165. Voir G. DUMÉZIL, *Loki*, Paris, 1948, p. 242-246.

166. Isfandyār est chargé par le roi de Perse de mettre, qu'il le veuille ou non, le héros Rustam à son service ; bien que vainqueur dans un premier combat, le champion royal laisse une chance à son adversaire. Ce dernier apprend de l'oiseau Simurg que la vie d'Isfandyār a un lien avec un tamaris ; de cette plante mortelle pour Isfandyār, il tire une flèche, avec laquelle il lui transperce l'œil. Ainsi est tué Isfandyār, qui ne pouvait se dérober à la mission que lui avait confiée le roi. J. DE VRIES (*Heldenlied und Heldensage* [trad. all.], Berne - Munich, 1961, p. 156) rapproche cette histoire de la vulnérabilité du héros Isfandyār de celles d'Achille et de Siegfried, mais aussi de celle de Balor dans la légende irlandaise et surtout de celle de Balder (aussi la saga finnoise de Lemminkäinen ; cf. A. CHRISTENSEN, *Les Gestes des Rois dans les traditions de l'Iran antique*, Paris, 1936). Qui plus est, de même qu'Ulysse, assassin de Palamède, est tué par son fils Télégonos (cf. notre article « Séquences trifonctionnelles indo-européennes dans l'Odyssée », *DHA* 28 [2002], p. 17-39), de même Rustam, « assassin » d'Isfandyār, est tué par son fils Sohrāb (voir aussi l'*Hildebrandlied*, la légende irlandaise de Cúchulainn, et les bylines russes sur Ilya Muromets, selon J. DE VRIES, *loc. cit.* et p. 166 ; voir cependant les remarques de D. A. MILLER, « Defining and Expanding the Indo-European Vater-Sohnes Kampf

Dans les écrits « posthomériques », nous voyons le thème de la mort du juste intrinsèquement lié à celui de l'envoi d'un traître pour s'emparer d'une ville : il y est fait mention, en effet, de Sinon, chargé par Ulysse, l'accusateur de Palamède, d'encourager les Troyens à recevoir dans leurs murs le fameux cheval de bois. Parallèlement, sous l'influence de la poésie posthomérique et de la tragédie gréco-latine (car, à notre connaissance, les épopées sanscrite, iranienne et nordique ne prêtent pas au héros un caractère fourbe¹⁶⁷), les historiographes latins (et grecs) mentionnent Sextus Tarquin, chargé par son père, l'accusateur de Turnus Herdonius, d'exhorter les Gabiens à l'accueillir – lui, l'enfant battu par un père tyrannique et cruel – et à lui confier la défense de leur ville.

Les historiens romains ont donc fait de Turnus Herdonius un Palamède latin, victime du premier des trois péchés de Tarquin le Superbe, roi guerrier. En effet, pour G. Dumézil¹⁶⁸, les fautes commises par Tarquin le Superbe lui-même ou par son fils constituent un ensemble actualisant, à la romaine, « un thème indo-européen caractéristique, celui des “trois péchés du guerrier” ». « Il y a d'abord l'affaire de Turnus Herdonius d'Aricie », écrit J. Poucet¹⁶⁹. « En s'imposant à son adversaire et aux Latins, le roi de Rome aurait gagné un avantage important dans l'ordre de la souveraineté, mais en bafouant la *fides*¹⁷⁰, la morale et le droit : accusation mensongère, soutenue par des preuves truquées, jugement inique, peine cruelle, traité extorqué par une émotion sans fondement. » Le deuxième péché sera commis dans l'épisode de la prise de Gabies, cette fois par le roi et par son fils Sextus. Cette ruse de guerre honteuse est une faute contre la seconde fonction. « Cet épisode est une claire illustration de ce que l'honneur militaire interdit : vaincre par une tromperie et une trahison, remplacer la force et la vaillance par une ruse déloyale ». Le troisième péché sera commis par Sextus Tarquin seul, mais la dynastie sera solidaire. C'est l'épisode du viol de Lucrece – péché sexuel, de troisième fonction – qui entraînera la fin de la royauté. Trois fautes donc, dont la dernière a été fatale, non seulement au roi mais à toute la dynastie. Et G. Dumézil de conclure : « Si l'on met à part “Tarquin dans Rome”, c'est-à-dire sa

Theme », *JIES* 22 [1994], p. 307-327, et celles de N. FRANCOVICH ONESTI, « Ulysse e Ildebrando », *AFLS* 16 (1995), p. 45-62.

167. Ce qui correspondrait à leur morale, du moins à celle des Indo-iraniens (cf. G. DUMÉZIL, *Mythe et épopée*, Paris, 1968, t. I, p. 617-620, et 1971, t. II, p. 272-300).

168. *Heur et malheur du guerrier*, Paris, 1985, p. 69-131.

169. *Op. cit.* (n. 4), p. 393. Même analyse chez A. JOHNER, *op. cit.* (n. 120), p. 184-190.

170. Sur cette notion, J. HELLEGOUARC'H, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, Paris, 1963, p. 23-40 et 275-276.

tyrannie et ses fondations, ces trois épisodes, en succession, forment toute l'histoire du règne. » La perspective comparatiste et la critique historique permettent donc de rétablir le portrait de Turnus Herdonius comme celui d'un homme juste.

Dès lors, nous croyons pouvoir apercevoir comment, dès le III^e siècle av. J.-C., semble-t-il, et certainement dans la seconde moitié du II^e ¹⁷¹, les historiographes romains se sont mis à construire le règne du deuxième Tarquin. Cl. Sterckx a démontré que ces historiographes ont construit le règne des rois étrusques sur les caractéristiques de la quatrième fonction : la présence de l'étranger pour Tarquin l'Ancien, celle de l'esclave pour Servius Tullius, celle de l'ennemi pour Tarquin le Superbe ¹⁷². Il faut donc interpréter les événements historiques dont les Romains avaient souvenance qu'ils s'étaient passés sous les Étrusques, et les mettre dans la perspective des articulations de la quatrième fonction ¹⁷³. De la sorte, le dernier Tarquin reçut, sous l'influence de la Grèce – les conditions politiques régnant à Rome y prédisposaient – un portrait en « parfaite conformité avec le “portrait-robot” que les Grecs ont tracé du tyran » ¹⁷⁴. Pour accentuer le

171. Pour le III^e siècle, voir P. M. MARTIN, *op. cit.* (n. 3), t. I, p. 279 et t. II, p. 4 et p. 53-54. C. J. CLASSEN (« Die Königszeit im Spiegel der Literatur der römischen Republik », *Historia* 14 [1965], p. 394-403) opte pour les années 150 av. J.-C., avec raison, pensons-nous : la présence à Rome de la fameuse ambassade grecque en 155 av. J.-C. et la fréquentation par des hommes politiques comme Scipion Émilien, dans les années 140 av. J.-C., d'un philosophe comme Panétius, marqué tant par le stoïcisme que par le platonisme et l'aristotélisme, ont pu développer une réflexion sur le tyran, portrait repoussoir du bon politique (cf. p. ex. J.-M. ANDRÉ, *L'otium dans la vie morale et intellectuelle romaine...*, Paris, 1966, p. 146-149).

172. « Les sept rois de Rome et la sociogonie indo-européenne », *Latomus* 51 (1992), p. 52-72. Cette découverte ne s'oppose pas à ce que les historiographes de Rome aient introduit dans ces trois règnes des éléments trifonctionnels (voir D. BRIQUEL, « En deçà de l'épopée, un thème légendaire indo-européen : caractère trifonctionnel et liaison avec le feu dans la geste des rois iraniens et indiens », *L'épopée gréco-latine et ses prolongements indo-européens. Calliope II* (éd. R. CHEVALLIER), Paris, 1981, p. 7-31, et « Tarquins de Rome et l'idéologie indo-européenne : (I) Tarquin l'Ancien et le dieu Vulcain », *RHR*, 215 (1998), p. 369-395, et « (II) Les vicissitudes d'une dynastie », *ibid.*, p. 419-450.

173. Il serait intéressant d'étudier les actes de Servius Tullius sous cet angle, puisque des traditions s'opposent à son sujet : les aristocratiques, peut-être héritières de cette vieille classification indo-européenne ; les plébéiennes, qui, favorables à son œuvre « démocratique », rejettent peut-être ce classement et font valoir d'autres traditions (cf. J.-Cl. RICHARD, « Recherches sur l'interprétation populaire de la figure du roi Servius Tullius », *RPh* 61 [1987], p. 205-225 ; cf. P. M. MARTIN, *op. cit.* [n. 3], t. I, p. 271 et s., 334 et s. et t. II p. et 210-211 et 247-249 ; aussi Gr. BRESCIA, « Indiscrezioni su Servio Tullio », *BStudLat* 28 [1998], p. 27-44).

174. P. M. MARTIN, *op. cit.* (n. 3), t. I, p. 278-280 ; C. J. CLASSEN, *loc. cit.* (n. 171) ; R. M. OGLIVIE, *op. cit.* (n. 3), p. 195 et s.

dénigrement de l'ultime roi de Rome, la tradition romaine a repris de vieux schèmes mythiques indo-européens, comme celui du triple péché du guerrier, qu'elle a illustrés en puisant soit dans son fonds propre et parfois même fort ancien (c'est-à-dire indo-européen) – comme nous venons de le montrer avec Turnus Herdonius et comme nous espérons l'avoir prouvé avec la prise de Gabies¹⁷⁵ –, soit dans des emprunts, par exemple à la Grèce¹⁷⁶ (ceux-ci ayant pu faciliter le recours aux sources purement romaines).

D'autre part, pouvons-nous appliquer entièrement à Ulysse ce qu'écrit G. Dumézil au sujet des derniers Tarquins, étant donné qu'Ulysse a fait injustement condamner Palamède à mort, a eu l'idée du fameux cheval de bois, mais n'a commis, semble-t-il, aucun viol ? Nous répondons à cette interrogation dans un autre article¹⁷⁷. Remarquons, dès à présent, en premier lieu, que les gestes d'Ulysse et de Tarquin le Superbe semblent être à cheval entre les mythes germanique et caucasien de Loki et de Syrdon (meurtriers d'un Juste, respectivement Balder et Soslan) et les « histoires », indienne (avec Rāma), perse (avec Isfandyār, Rostam, Minu-Chèhr et Darius), scandinave (avec Frotho, Hasting, Harald l'Impitoyable et Robert Guiscard), grecque (avec Sinon, le Spartiate Sthénippos et les Thébains Épaminondas et Aristippos), médiévale (avec Guillaume d'Orange et les héros du *Mabinogi de Branwen*). En second lieu, observons que les meurtres de Balder, de Soslan, de Palamède et d'Herdonius, ainsi que la prise de Troie, de Gabies et du château d'airain d'Ardjāsp – racontée par Firdousī –, précèdent de peu dans le temps une grande catastrophe, à savoir le Crépuscule des Dieux dans la mythologie germanique, la fin du temps des Nartes dans l'épopée ossète, la fin du temps des héros troyens (la plupart tués par leur épouse à leur retour, ou noyés près de Nauplie)¹⁷⁸, la fin de la royauté étrusque à Rome¹⁷⁹, et la fin du règne des Keyanides en Perse¹⁸⁰.

175. Le récit de celle-ci est-il « manifestement démarqué de deux épisodes hérodoteens : celui de Zopyros qui, s'étant fait accueillir par les Babyloniens assiégés par Darius I^{er}, assura, ainsi qu'à son roi, la prise de la ville (III, 153 et s.), et l'anecdote de la leçon muette de politique donnée par Thrasybule, tyran de Milet, à Périandre de Corinthe (V, 92 ; cf. D. H. *Ant. Rom.*, IV, 56, 3) », comme l'écrit P. M. MARTIN (*op. cit.* [n. 3], t. I, p. 162) ? Nous répondons ici par la négative.

176. D. BRIQUEL, art. cit. (n. 172) ; aussi P. M. MARTIN, *op. cit.* (n. 3), p. 279.

177. « Ulysse a-t-il commis les trois péchés du guerrier indo-européen ? », *Euphrosynè* 30 (2002), p. 357-366.

178. E. WÜST, s.u. *Nauplios*, *RE* 16, 2, col. 2006-2008.

179. Voir nos articles sur « Mythe et histoire dans la *Vita Neronis* de Suétone », *Latomus* 61 (2002), p. 362-387 et « Une eschatologie indo-européenne chez Platon », *Ollodagos* 16 (2001), p. 93-109, qui ont exploité l'article de St. O'BRIEN, « Indo-European Eschatology : a Model », *JIES* 4 (1976), p. 295-320 et St. AYAN, « Indo-

e4. *Le cas d'Antistius Petro*

Toujours dans les *Antiquités Romaines* de Denys d'Halicarnasse (IV, 57), nous apprenons que Sextus Tarquin, fils de Tarquin le Superbe, s'est réfugié à Gabies¹⁸¹, ville latine hostile au roi étrusque de Rome, sous prétexte d'être victime des mauvais traitements paternels, et nous lisons comment il s'y prend pour livrer à la puissance romaine la cité qui l'avait accueilli. Sextus Tarquin prétend que des Gabiens veulent le remettre à la *potestas paterna*, menaçant ainsi sa vie ; aussi abandonnerait-il le pouvoir que lui avaient conféré les Gabiens, et même quitterait-il leur cité.

Alors, la foule se mit en colère et s'informa avec beaucoup d'ardeur pour savoir quels étaient ceux qui souhaitaient le livrer ; répondant à leur interrogation, Sextus Tarquin nomma Antistius Petro, qui, pour avoir pris de nombreuses et bonnes décisions politiques en temps de paix et exercé beaucoup de commandements militaires, avait été le plus brillant de tous les Gabiens. Cet Antistius tenta aussitôt de se disculper et, parce qu'il n'était à ses yeux coupable d'aucun méfait, il se soumit à n'importe quelle enquête. Pendant ce temps, Sextus Tarquin disait vouloir faire fouiller sa maison par l'envoi de personnes autres que lui et Petro, tandis que lui-même resterait à l'assemblée avec l'accusé jusqu'à ce que les envoyés soient revenus. Il se fit que Sextus avait corrompu certains des serviteurs d'Antistius avec de l'argent, en leur enjoignant de déposer dans la maison d'Antistius des lettres qu'ils avaient reçues de sa part, préparées pour détruire son adversaire et frappées du sceau de son père, Tarquin le Superbe. Mais lorsque ceux qui avaient été envoyés pour perquisitionner (car Pétro n'y avait aucune objection, ayant même au contraire encouragé la perquisition de sa maison) eurent découvert les lettres qui y étaient cachées, ils se présentèrent à l'assemblée, apportant beaucoup d'autres lettres scellées, dont une écrite à Antistius. Sextus prétendit reconnaître le sceau de son père et, ouvrant les missives, les transmit au secrétaire avec ordre de les lire. Il s'y trouvait écrit de livrer au Superbe son fils, en vie si possible, mais, s'il en était incapable, de lui couper la tête et de la lui envoyer. À celui qui aurait fait cela, ainsi qu'à ses complices, outre d'autres salaires qu'il avait auparavant promis, Tarquin le Superbe prétendait accorder la citoyenneté romaine, les inscrire tous au nombre des patriciens, et les pourvoir de maisons, de lots de terre et d'autres dons

European Mythical Theme of the Final Battle in the "History of the Armenians" » by Moyses Khorenatsi », *JIES* 26 (1998), p. 447-457.

180. H. MASSE (*Firdousi et l'épopée nationale*, Paris, 1935) voit deux parties dans le *Shāhnāme* : l'une faite d'un vaste ensemble de légendes relatives aux rois mythiques, puis aux Keyanides – monarques qui précèdent les Achéménides –, la seconde dans laquelle l'élément historique remplace de plus en plus l'élément légendaire (p. 17). Le même iranisant montre que la mort de Rustam, meurtrier d'Isfandyār, ferme la partie vraiment héroïque et légendaire du *Livre des Rois* (p. 129-130). Voir aussi G. DUMÉZIL, *op. cit.* (n. 167), t. II, p. 213-227.

181. Voir WEISS, « Gabii », *RE* 7, col. 420-422, et G. UGGERI, « Gabii », *Der Neue Pauly* 4, col. 726-727.

nombreux et importants. Irrités par les promesses qu'ils venaient d'entendre, les Gabiens tuèrent par lapidation Antistius, étonné du malheur auquel il ne s'attendait pas du tout et incapable, sous le coup de malheur, de prononcer une parole ; quant à l'enquête à l'égard des complices d'Antistius, ils la confièrent à Sextus. Celui-ci confia à ses partisans à lui la garde des portes, pour empêcher que ne fuient ceux qui étaient sous le coup des accusations ; d'un autre côté, il en envoya vers les demeures des hommes les plus éminents de Gabies, pour en tuer beaucoup qui étaient des hommes de bien. [Traduction personnelle.]

Le personnage d'Antistius Petro ressemble à ceux de Turnus Herdonius et de Palamède à plusieurs points de vue.

(1) Son nom est aussi factice que celui de l'Aricien, puisqu'il se compose d'un gentilice, d'origine plébéienne, bien répandu chez les Romains¹⁸², et d'un surnom en *-o*, *-onis*¹⁸³, qui a l'apparence d'être latin. En effet le gentilice est basé sur *antistes* « le chef, le préposé, le prêtre... »¹⁸⁴ et le surnom signifie soit « l'agneau », soit « le paysan lourdaud »¹⁸⁵ ! Syntagme paradoxal, s'il en est, qui ne correspond en rien à la description du personnage. Aussi verra-t-on plutôt dans ce couple de mots une latinisation de substantifs grecs proches, ἀντίστατος (« contraire, hostile ») et πετρόω (« lapider ») ; inventé par Denys d'Halicarnasse (?)¹⁸⁶, ce syntagme nominal signifierait quelque chose comme « l'adversaire à lapider » et correspondrait parfaitement au destin du personnage.

(2) Antistius Petro est un opposant à Sextus Tarquin, comme Turnus Herdonius vis-à-vis de Tarquin le Superbe, père de Sextus, et Palamède vis-à-vis d'Ulysse.

(3) C'est un homme qui a des états de service militaires et politiques, comme Turnus Herdonius (qui, pour sa part, semble en outre être riche) et comme Palamède.

(4) Tout en étant accusés injustement, ni Antistius Petro, ni Turnus Herdonius, ni Palamède ne s'opposent à une perquisition de leur demeure ; tous trois sont victimes des ruses de leurs ennemis, avec la complicité de leurs propres esclaves, des êtres moralement et socialement inférieurs, corrompus par leur ennemi.

182. KLEBS, « Antistius », *RE* 1, col. 2545 et s.

183. M. LEUMANN, *Lateinische Laut- und Formenlehre*, Munich, 1963, p. 239, § 176 : *als Spitznamen, meist herabsetzenden Inhalts, einzelsprachlich auch von Substantiven [...]*.

184. *Le Grand Gaffiot. Dictionnaire latin-français*, Paris, 2000, p. 139.

185. *Ibid.*, p. 1184.

186. L'origine de l'anecdote est grecque, car elle ne peut être comprise que par un lecteur ou un auditeur connaissant la langue grecque ; qui plus est, la lapidation est un châtement typiquement grec.

(5) La scène principale se passe à l'assemblée, et nos trois « justes » ne peuvent rien rétorquer.

(6) Sextus joue un rôle parfaitement semblable à celui joué par son père et à celui joué par Ulysse, mais il craint que sa ruse soit déjouée (Palamède avait, quant à lui, éventé la prétendue folie d'Ulysse et Turnus Herdonius avait pressenti le plan de mainmise de Tarquin le Superbe sur le *nomen Latinum*) et que, confondu, il ne soit puni pour haute trahison.

(7) L'exemple d'Antistius Petro se rapproche toutefois davantage de celui de Palamède, puisque des lettres – et non des épées ou de l'or – prétendument reçues de l'ennemi (Priam d'un côté, Tarquin le Superbe de l'autre) sont découvertes dans sa demeure (à l'instar de la tente de Palamède) et qu'il meurt par lapidation (comme Palamède dans les tragédies grecques).

(8) À l'origine, Antistius Petro n'a pas fait ombre à Sextus Tarquin, à l'instar de ce que Palamède aurait fait en dénonçant la fausse folie d'Ulysse ; toutefois, par sa position dominante à Gabies, Antistius pourrait porter préjudice aux Tarquins et s'opposer à la trahison. Il ne semble pourtant pas avoir déjoué le plan machiavélique du fils du Superbe¹⁸⁷.

À nos yeux, Denys d'Halicarnasse a dédoublé¹⁸⁸ le personnage de Turnus Herdonius, en lui donnant un jumeau littéraire, ce qui permettait d'attribuer à Sextus Tarquin le même esprit rusé et pervers qu'à son père. Nous qualifions ce jumeau de littéraire, car Antistius Petro ressemble très fort au Palamède décrit notamment par les Tragiques. Si l'empreinte littéraire est patente pour Antistius Petro chez Denys d'Halicarnasse¹⁸⁹, elle l'est nettement moins pour Turnus Herdonius. Voilà qui renforcerait notre conclusion selon laquelle ce Latin, originaire d'une ville volsque et portant un prénom étrusque avec un nom messapien (un véritable *melting-pot* !), appartient davantage à l'imaginaire romain et représente la branche romaine du mythe (indo-européen ?) de l'« homme juste victime d'un adversaire rusé ».

S'il est évident que les historiens de Rome ont emprunté à l'histoire grecque (ou à celle de certaines cités grecques) des faits (légendaires)¹⁹⁰, en

187. On ne peut dire s'il voulait vraiment renvoyer son fils à Tarquin.

188. N'oublions pas que le dédoublement des personnages ou des événements est une pratique courante des historiographes gréco-romains pour l'histoire de Rome. J. POU CET (*op. cit.* [n. 123], p. 253 et 261-262) rappelle que le dédoublement est une technique fréquente chez Denys d'Halicarnasse.

189. N'oublions pas que Denys est un Grec et connaît donc bien les légendes qui tournent autour d'Ulysse.

190. L'intervention des Dioscures lors du combat du Lac Régille serait empruntée à celle qui se serait produite lors de la bataille de Sangra, où les Locriens furent

vue de les transposer à l'histoire de la Ville Éternelle, il ne faut pas, pensons-nous, généraliser le procédé, comme on l'a fait pour la comédie latine de Plaute et de Térence, ainsi que pour la poésie classique augustéenne. Ainsi, dans les passages de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse que nous avons traités concernant la prise de Gabies par Tarquin le Superbe, les historiens gréco-romains de Rome n'ont pas emprunté la matière à divers livres d'Hérodote¹⁹¹ (livre II pour la prise de la Babylone latine qu'est Gabies ; livre V pour le conseil que donne Périandre à Thrasybule).

e5. *Turnus Herdonius et Cairbre, le poète celte satirique*

Une dernière comparaison mettra définitivement en place les divers éléments traités jusqu'à présent. Rappelons que, si nous suivons le parallèle dressé par Cl. Sterckx entre le règne des Étrusques à Rome et celui de Bres en Irlande¹⁹², nous pouvons, semble-t-il, rapprocher l'épisode de Turnus Herdonius de celui du poète Cairbre. Ce dernier¹⁹³ est fils d'Ogam, dieu de l'éloquence¹⁹⁴, et d'Étan¹⁹⁵, fille de Dian Cécht (lui-même dieu de la santé¹⁹⁶). Parce qu'il est chichement reçu par le roi Bres, il l'humilie considérablement dans une satire (il est le poète satirique attitré du peuple des Tuatha Dé Danann), au point de provoquer sur la figure du souverain l'éclosion de pustules rouges¹⁹⁷ ; cet enlaidissement est en fait pour le roi une invitation à abdiquer et à remettre le pouvoir à Nuada, le roi (redevenu) légitime. La satire lancée par Cairbre représente le *glám déccenn*¹⁹⁸, c'est-à-

vainqueurs des Crotoniates (R. VAN COMPERNOLLE, « La battaglia della Sagra 570-565 a.C. [Antioco e Erodoto] », *Studia varia Bruxellensia* 3, Leuven, 1994, p. 158-165) ; mais la victoire romaine sur les Latins au *Regillus lacus* semble appartenir à un mytheme eschatologique indo-européen, celui de la Bataille finale (voir nos articles cités n. 179).

191. V. FROMENTIN a tout à fait raison d'écrire que Denys préfère Hérodote à Thucydide (introduction à *Denys d'Halicarnasse, Antiquités Romaines, introduction générale, livre I*, Paris, 1998, p. XL) ; plus de vingt fois, Hérodote est loué dans l'ensemble de l'œuvre de Denys.

192. Art. cit. (n. 172), p. 62-72. Br. LINCOLN (*Death, War and Sacrifice. Studies in Ideology and Practice*, Chicago - Londres, 1991, p. 249-250) avait déjà très sommairement rapproché les Tarquins de Bres, tous étant des étrangers usurpateurs, de même que J. PUHVEL, *Comparative Mythology*, Baltimore, 1987, p. 177-181.

193. J. MAC KILLOP, *Dictionary of Celtic Mythology*, Oxford - New York, 1998, p. 64.

194. *Ibid.*, p. 310

195. *Ibid.*, p. 173.

196. *Ibid.*, p. 122.

197. Qui plus est, si l'on en croit C. WATKINS (*op. cit.* [n. 70], p. 71), un roi sans poètes n'est rien, selon un proverbe irlandais.

198. *Ibid.*, p. 224. Aussi B. MAIER, *Dictionary of Celtic Religion and Culture*, Woodbridge, 1997, p. 3.

dire une exécution qui peut couvrir d'ampoules le visage de l'adversaire ou même lui coûter la vie. La victime de pareille exécution devrait être « excommuniée » de la société tout entière.

Pour peu que notre rapprochement soit légitime, nous pouvons tenter d'établir les similitudes et les différences caractéristiques entre les univers mentaux romain et irlandais. Parmi les ressemblances, il faut compter les diatribes : celle de Turnus Herdonius contre Tarquin le Superbe et celle de Cairbre contre Bres¹⁹⁹ ; l'un lance un vibrant appel, qui est d'ailleurs le premier dans l' « histoire romaine », contre la tyrannie étrusque, tandis que l'autre lance un anathème (rituel), le premier également, contre celui qui ne devrait pas être roi d'Irlande ; tous deux représentent l'éloquence, Cairbre étant de plus poète²⁰⁰ ; ils sont tous deux mal reçus par les rois – défaut d'hospitalité pour les Irlandais, refus d'une alliance matrimoniale chez Denys d'Halicarnasse. D'autre part, chez les historiens gréco-romains, il n'y a pas ces rougeurs « surnaturelles » au visage qui discréditeraient Tarquin le Superbe : c'est plutôt la mort, non pour l'instant du tyran, mais de celui qui dénonce son pouvoir. Surgirait donc entre l'Irlande et Rome une inversion, qui peut s'expliquer par le « palmarès » attribué par l'historiographie romaine au dernier des Tarquins ; par ailleurs, dans les textes mythologiques irlandais, on trouve comme une contrepartie dans un épisode qui se passe sous le règne de Bres : la mort du poète satiriste Cridenbel²⁰¹.

199. Selon Br. LINCOLN (*Myth, Cosmos, and Society. Indo-European Themes of Creation and Destruction*, Cambridge [Mass.] - Londres, 1986, p. 160), le nom de Bres signifie « lutte, bataille, combat » ; le nom de Tarquin a un sens apparenté (cf. n. 70) ; ce roi étrusque est connu pour sa guerre contre les Volsques (Tite-Live, I, 53, 1-3), contre la ville latine de Gabies (*ibid.*, I, 53, 4-54, 10) et – celle qui lui fut d'une certaine façon fatale – contre la cité rutule d'Ardeé (*ibid.*, I, 57, 1 et s.) ; Tite-Live le qualifie d'ailleurs de *dux belli prauus* !

200. L'amour de la rhétorique chez les Gréco-romains et le recours à la poésie chez les Celtes. La poésie ne pouvait servir à l'origine chez les Latins pour dénigrer, car elle était d'essence religieuse (cf. D. PORTE, *Rome : l'esprit des lettres*, Paris, 1993, p. 10) et chantait les grands hommes (Cic., *Tusc.*, I, 1, 2-3 et IV, 2, 3-4 ; Plut., *C. M.*, 25, 3 ; voir J. POU CET, *op. cit.* [n. 123], p. 62-63 et D. TIMPE, « *Mündlichkeit* », dans J. VON UNGERN-STERNBERG, *Vergangenheit in mündlicher Überlieferung*, Stuttgart, 1988, p. 266-286 et T. P. WISEMAN, « Roman Legends and Oral Tradition », *JRS* 79 [1989], p. 129-137).

201. *Textes mythologiques irlandais*, Rennes, 1980, p. 49. Pour la narrer, reprenons la traduction qu'en a donnée Guyonvarc'h : « Le Dagda [qui construit des forteresses pour les Fomóire] fut alors fatigué de travailler. Il rencontra dans la maison un aveugle paresseux du nom de Cridenbél, dont la bouche était en dehors de la poitrine. Cridenbél trouvait que sa part était petite et que celle du Dagda était grande. Il dit : "O Dagda, par ton honneur, que les trois meilleurs morceaux de ta part me soient donnés." Le Dagda les lui donnait donc chaque nuit. Cependant les morceaux du satiriste étaient grands : chaque morceau était de la taille d'un bon cochon.

Néanmoins, un article d'A. Mastrocinque²⁰² nous met peut-être sur la voie d'un rapprochement entre les « pustules », sur le visage de Bres, et des événements du règne de Tarquin le Superbe. Le savant italien nous rappelle à bon escient que le règne du dernier des Tarquins fut marqué par des épidémies et des prodiges. En effet, selon Denys d'Halicarnasse²⁰³, une épidémie a suivi le meurtre de Servius Tullius commis par Tarquin le Superbe et son épouse Tullia : y moururent des jeunes filles, des jeunes gens et des femmes enceintes ; d'autre part, Tite-Live signale des prodiges, comme l'apparition d'un serpent dans la salle à manger du roi étrusque de

Or ces trois morceaux étaient le tiers de la part du Dagda. Sa santé en fut plus mauvaise. — Un jour que le Dagda était dans la fosse, il vit le Mac Óc. “Hélas !”, dit le Dagda. “Qu'est-ce qui te donne si mauvaise mine ?” “J'ai matière à cela : Cridenbél le satiriste exige de moi chaque soir les trois meilleurs morceaux de ma part.” “J'ai un conseil pour toi”, dit le Mac Óc. Il mit la main dans sa bourse, en sortit trois shillings d'or et il les lui donna. “Mets, dit-il, ces trois shillings dans les trois morceaux que tu donnes à la chute du jour à Cridenbél. Ces trois morceaux seront alors les plus beaux sur ton plat. L'or tournera dans son ventre et il en mourra. L'art de Bres ne sera pas bon alors. On dira au roi : « Le Dagda a tué Cridenbél par une herbe mortelle qu'il lui a donnée. » Le roi dira de te tuer. Mais toi, tu lui diras : « Ce n'est pas la vérité d'un souverain, ô roi des guerriers de Féné, que ce que tu prononces, car j'ai été observé par Cridenbél quand j'étais à mon travail, et il me disait : “Donne-moi, ô Dagda, les trois meilleurs morceaux de ta part : ma maison est mal en point cette nuit”. J'en serais donc mort si les trois shillings que j'ai trouvés aujourd'hui ne m'avaient pas aidé. Je les ai mis sur le plat que j'ai donné à Cridenbél, car la meilleure chose qui était devant moi, c'était l'or. L'or est donc dans Cridenbél et il en est mort. »” “C'est clair, dit le roi, que l'on ouvre le ventre du satiriste pour savoir si on y trouve l'or. Si on n'y trouve pas l'or, tu mourras. Si cependant on l'y trouve, tu sauveras ta vie.” — Puis ils ouvrirent le ventre du satiriste. Les trois écus d'or furent trouvés dans son estomac et le Dagda fut sauvé. » Sans vouloir établir une correspondance entre les épées trouvées à l'intérieur de la tente de Turnus Herdonius et l'or découvert dans le ventre de Cridenbél, nous pensons que l'injustice commise par Bres (victime, il est vrai, d'une ruse de Mac Óc) rappelle celle perpétrée par Tarquin le Superbe. Les historiographes romains nous semblent avoir fusionné les deux épisodes concernant des poètes satiristes, ne gardant que l'injustice du tyran étrusque et lui accordant l'esprit rusé qu'a Mac Óc, l'Hermès celt. Bernard SERGENT (« Celto-hellenica VI : Hermès et Óengus », dans Chr. VIELLE, P. SWIGGERS & G. JUCQUOIS [éd.], *Comparatisme, Mythologies, Langages. Hommages à Cl. Lévi-Strauss*, Louvain-la-Neuve, 1994, p. 185-236) rapproche de l'histoire de Cridenbél une légende où intervient Hermès : « un chien d'or, gardien du sanctuaire de Zeus en Crète, fut volé par un certain Pandareôs, qui le confia ensuite à Tantalos. Plus tard, quand Pandareôs, ou bien Hermès – chargé par Zeus de le retrouver –, vint le demander à Tantalos, celui-ci nia l'avoir reçu. Hermès parvint cependant à le retrouver, et Tantalos fut puni d'ensevelissement, Pandareôs de pétrification [...] ». Turnus Herdonius, dont la tente dissimule des épées en vue d'un régicide, ne meurt-il pas enseveli sous des pierres ?

202. « La cacciata di Tarquinio il Superbo. Tradizione romana e letteratura greca II », *Athenaeum* 62 (1984), p. 210-229.

203. *Ant. Rom.*, IV, 69, 2.

Rome. Celui-ci chargea ses fils, accompagné de Brutus, d'interroger l'oracle de Delphes à ce sujet, et nous savons tous sa réponse et les conséquences de cette consultation... Qui plus est, Servius rappelle que les femmes romaines avortaient sous le règne du Superbe, et que ce dernier a instauré, sur l'indication des *Libri fatales*, les *Ludi Tauri* ²⁰⁴.

Si nos rapprochements sont exacts, certaines homologues apparaissent entre Palamède et Turnus Herdonius, d'une part, et entre ce dernier et le poète irlandais Cairbre, d'autre part. La Grèce, Rome et l'Irlande auraient-elles gardé des vestiges, des *membra disiecta*, d'un mytheme commun à l'origine, à savoir « l'homme juste victime d'un fourbe, pour l'avoir dénoncé » ?

f. Le viol de Lucrece par Sextus, fils du Superbe.

À nouveau, nous contesterons la provenance hérodotéenne de l'épisode du viol de Lucrece, telle que la défend un philologue allemand ²⁰⁵. Comment peut-on soutenir une homologie entre un mari complaisant, Candaule, et un mari bafoué, Tarquin Collatin ; entre un voyeur qui aspire à la royauté, Gygès, et un violeur, Sextus Tarquin, qui fera perdre la royauté aux siens ; entre une épouse apparemment consentante et une femme forcée, Lucrece ; entre le meurtre du roi Candaule par Gygès (avec la complicité de la reine) et le suicide de la matrone romaine déshonorée ; entre la prise de pouvoir par l'assassin du roi et la perte du pouvoir par les Tarquins, chassés par Brutus et Tarquin Collatin ? Si l'on refuse, à juste titre selon nous, la provenance hérodotéenne de deux des trois récits ²⁰⁶ qui

204. A. MASTROCINQUE (art. cit. [n. 150], 1984, p. 220) signale une version alternative : ce serait les Sabins qui auraient introduit ces jeux ; mais il ajoute le témoignage de Festus (p. 478 Lindsay), selon lequel ces jeux avaient été instaurés en l'honneur des dieux infernaux depuis Tarquin le Superbe, en raison d'une épidémie provoquant des avortements.

205. W. SCHUBERT, art. cit. (n. 161), p. 80-96. R. M. OGILVIE (*op. cit.* [n. 3], p. 195) rapproche le crime de Sextus de l'affaire homosexuelle entre Harmodius, Aristogiton et l'un des deux Pisistratides.

206. Br. W. FRIER, dans son *Libri Annales Pontificum Maximorum. The Origins of the Annalistic Tradition*, Rome, 1979, p. 264 et n. 24, insiste avec raison, jugeons-nous, sur le fait qu'il n'y a qu'un seul point de convergence entre Cyrus recueilli par le bouvier d'Astyage (Hérodote, I, 111-112) et les jumeaux romains recueillis par Faustulus, en dépit de G. BINDER, *Die Aussetzung des Königskindes : Kyros und Romulus*, Meisenheim-am-Glain, 1964. Cette « manie » de dépouiller les auteurs latins de leur originalité se retrouve, estimons-nous, dans la tentative de Marta SORDI de considérer la prise du Capitole par les Gaulois en 386 av. J.-C. comme une sorte de décalque de l'invasion de l'Attique par les Perses en 490 av. J.-C., racontée par Hérodote (« Il Campodoglio e l'invasione gallica del 386 a.C. », *CISA* 10 (1984), p. 82-91).

concernent les fautes fonctionnelles du roi-guerrier, et que l'on reconnaisse l'influence (et non l'emprunt) des récits homériques (au sens large du terme) sur la confection des deux premiers panneaux, on admettra que le troisième ait pu recevoir également l'influence des poèmes post- et extra-homériques, qui parlent du viol de la prophétesse vierge Cassandre par Ajax, fils d'Oïlée²⁰⁷. Sextus Tarquin et Ajax abusent d'une femme dont « le sexe ne leur appartient pas », dont le sexe est moralement et religieusement interdit, que ce soit Cassandre, fille de Priam et prêtresse d'Apollon²⁰⁸, ou Lucretia, épouse de Tarquin Collatinus et fille de Lucretius Tricipitinus²⁰⁹. Nous voyons comme un élément qui a pu enrichir le portrait de Sextus Tarquin le fait qu'Ajax, fils d'Oïlée, est le « petit » par rapport à Ajax le Télamonide²¹⁰, de même que Sextus est « inférieur » au Superbe, parce qu'il en est le fils. Toutefois, Sextus ne meurt pas comme Ajax, fils d'Oïlée, foudroyé sur un rocher par Poséidon, mais au combat (cf. n. 208). Il se peut – mais ce n'est qu'à titre d'hypothèse – que les Romains se soient aussi vaguement souvenus que le guerrier commet son troisième péché fonctionnel contre une femme qui a des liens avec un grand personnage : de même qu'Indra viole Ahalya, épouse du brahmane Gautama, de même Sextus viole la fille de Spurius Lucretius Tricipitinus (le Tricéphale ?)²¹¹, à qui l'on prête d'avoir été le *praefectus urbis* de Tarquin le Superbe, ou l'*interrex* nommé par Brutus, alors *tribunus Celerum*²¹².

Si les Romains ont prêté au même personnage (ou à la même famille) les trois péchés du guerrier, les Grecs s'y sont refusés dans le cas Ulysse : des traditions extérieures à Homère n'imputent au héros d'Ithaque que la seule mise à mort de Palamède, alors que la Grèce unanime reconnaît la valeur du stratagème mis au point par l'homme aux mille tours lorsqu'il imagina le Cheval de Troie, et que certaines traditions tardives imputent à

207. Paus., V, 19, 1 ; Eur., *Troad.*, 69 et s. Selon S. MAZZOLDI (« Cassandra, Aiace e lo ξόωνov di Atena », *QUCC* 35 [1997], p. 21), un skyphos béotien du début du IV^e siècle av. J.-C. atteste la légende du viol de Cassandre par Ajax, et (p. 19) l'époque hellénistique depuis Callimaque l'a répandue (voir aussi Cic., *Brut.*, 255 et *de Orat.*, II, 66).

208. Hom., *Il.*, VI, 252 ; Pind., *Pyth.*, 11, 49 ; Schol. Hom., VII, 44 ; Eschl., *Ag.*, 1202, etc.

209. Liv., I, 58, 6 et 59, 8 ; Cic., *Resp.*, II, 46 et *Leg.*, II, 10 ; D. H., *Ant. Rom.*, IV, 64, 4 et 82, 1, etc.

210. Cic., *Tusc.*, III, 29, 17 ; *de Or.*, II, 66, 365 ; Virg., *Aen.*, I, 41 ; Ov., *M.*, XII, 617 ; Sil. Ital., XIV, 479 et Hom., *Od.*, IV, 499 et s.

211. H. USENER, dans *RhM* 58 (1903), p. 176, cite le culte familial d'une divinité tricéphale en Italie.

212. Liv., I, 59, 12 et 60, 4 ; Tac., *Ann.*, VI, 11 ; D. H., IV, 76, 1 ; 82, 1 et 84, 5.

un autre qu'Ulysse – à Ajax, fils d'Oïlée, en l'occurrence – le viol de la prophétesse Cassandre, au pied de la statue de la déesse Athéna. Il y a là, pour nous, une différence fondamentale ²¹³.

Si nous rapprochons les trois péchés du guerrier-roi qu'est Tarquin le Superbe (ou de son fils Sextus) de la séquence « exécution de Palamède – prise de Troie grâce au Cheval de Troie – viol de Cassandre par Ajax », nous pourrions en tirer la conclusion que les narrations qui en sont faites dans les œuvres (post- et extra-) homériques ont permis de nourrir la matière des fautes commises par le dernier roi étrusque de Rome ²¹⁴. Ces narrations se retrouvent assemblées dans la *Bibliothèque d'Apollodore* ²¹⁵, dans les fables d'Hygin et dans l'*Alexandra* du poète hellénistique Lycophron. Ce dernier, qui semble avoir rédigé son poème après 197 ²¹⁶, c'est-à-dire après la victoire de Flamininus, a pu – malgré son style « mallarméen » – influencer les écrivains latins ²¹⁷, et ses sources ²¹⁸ ont pu

213. Voir notre article cité à la n. 177.

214. J. PUHVEL (*op. cit.* [n. 192], p. 179-190) compare avec raison les trois fautes de Tarquin le Superbe (et de son fils Sextus) avec celles commises par le roi irlandais Bres, à savoir la rupture de la *fides* (Bres complotte avec les usurpateurs Fomoires contre les possesseurs légaux du pays, les Tuatha), l'affaiblissement des guerriers (le dieu guerrier Ogma est contraint de porter du bois pour le foyer) et la provocation d'une disette par l'imposition d'un tribut en moissons. Rappelons que Tarquin le Superbe attende à la (première) fonction souveraine en refusant la sépulture à son beau-père, en éliminant les patriciens (favorables à ce dernier), en diminuant le Sénat, en concluant avec l'étranger des traités personnels, en méprisant la *fides* (Tite-Live, I, 49-51) à la (deuxième) fonction guerrière par des réformes militaires et par une guerre rusée contre Gabies (*Id.*, I, 52-53), en méprisant enfin la *fides* à la (troisième) fonction productive : il soumet la plèbe à des travaux pénibles, serviles et de manœuvres, il vide Rome de cette plèbe par l'installation de colonies, il dépense totalement le butin pour des travaux somptueux et ruine la cité, il viole enfin, à travers son fils, sa cousine par alliance (*Id.*, I, 56-58). Nous-même, nous avons rapproché le tyran platonicien de Tarquin le Superbe et de l'usurpateur Bres, dans « Une eschatologie indo-européenne dans Platon *République* VIII », *Ollodagos* 16 (2001), e. a. p. 105-109.

215. *Epitomè*, 5, 22 et 25.

216. St. JOSIFOVIE, « Lykophron », *PW Suppl.* XI, col. 888-930 ; cf. aussi, beaucoup plus récemment, V. GIGANTE LANZARA (« Il tempo dell'«*Alessandra*» e modelli ellenistici di Licofrone », *PP* 53 [1998], p. 401-418), qui situe l'œuvre dans la première moitié du II^e siècle av. J.-C.

217. V. GIGANTE LANZARA, « Echi dell'«*Alessandra*» nella poesia latina », *Maia* 51 (1999), p. 331-347.

218. Comme celles du fabuliste Hygin (voir J.-Y. BORIAUD, introd. à Hygin, *Fables*, Paris, CUF, 1997, p. xxv-xxvii ; pour M. HUYS [« Euripides and the "Tales of Euripides" » : sources of the Fabulae of Pseudo-Hyginus », *APF* 42 (1996), p. 168-178 et *APF* 43 (1997), p. 11-30], les tragédies euripidéennes ne sont pas la source des fables d'Hygin).

en outre jouer un rôle déterminant dans l'élaboration du contenu des trois péchés du guerrier-roi, Tarquin le Superbe ²¹⁹.

Marcel MEULDER
Université Libre de Bruxelles
avenue des Nénuphars, 19 (bte 17)
B-1160 Bruxelles

219. D. BRIQUEL (« Tite-Live II, 44-48 - Denys d'Halicarnasse IX, 6-13 : essai d'analyse d'un récit de bataille », *Latomus* 59 (2000), p. 858-872) montre que la trifonctionnalité indo-européenne charpente la narration d'un combat qui se déroule en 480 av. J.-C. et auquel prennent part trois Romains : Flavoleius, Kaeso Fabius et Titus Siccus.